

ADA NEGRI



# FATALITÉ



*POÉSIES LYRIQUES*

TRADUITES DE L'ITALIEN



PARIS

LIBRAIRIE FISCHBACHER

33, RUE DE SEINE, 33

1896

Tous droits réservés.

---

Impr. Als. anct G. Fischbach, Strasbourg. — 6022.

---



## PRÉFACE

En 1892, l'éditeur Trèves faisait paraître à Milan, sous le titre de *Fatalità*, un recueil de poésies qui attira bientôt l'attention du public.

Il était signé d'un nom de femme, — jusque-là parfaitement inconnu. — L'auteur avouait avoir grandi « sur le pavé des rues... chétive et humiliée, misérablement vêtue, pleurant souvent de froid et de faim ». D'ailleurs elle revendiquait bravement l'honneur de son sang plé-

béien, et semblait ne rêver d'autre titre que celui de « poète des misérables, de ceux dont la vie obscure est une lutte contre le destin. »

Dans des pièces très courtes, où il y avait un peu de tout, on remarquait, en effet, une recherche marquée de sujets populaires. Ce qu'elle peignait, c'était : le gamin des écoles « avec sa culotte en guenilles, ses souliers percés et son air capricieux »; la paysanne épuisée que secoue la fièvre des rizières, le pâle vieillard resté seul dans la vie et que guide à l'église « une pensée bien triste ». Quelquefois elle entrait dans les fermes à l'heure où l'on n'entend plus que « les notes sourdes des paysans qui ronflent »; plus souvent dans les noires fabriques, au milieu du fracas des machines. Elle

---

montrait l'ouvrière qui, d'une main nerveuse et rapide, fait glisser la navette, et le jeune ouvrier dont on « voit, aux reflets de la fournaise, se gonfler le cou nu ». Portée aux visions, même à l'excès, elle faisait défiler quelquefois, dans une procession étrange, « les vaincus de la vie », ceux qui ont cherché du travail et n'en ont pas trouvé, leur prêtant cette plainte amère : « Et nous, nous ne servons à rien. Qui nous a jetés sur la terre marâtre ? Le rêve de nos cœurs, qui l'a refusé ?.. De quelle haine sommes-nous donc chargés ? » Avec une vigueur inquiétante elle flagellait d'autres fois les « bourgeois rusés et bien repus », ou bien, elle accolait, avec une sorte de secrète rancune, ces mots : « la charité méprisante des mondains ».

Chacun se demanda aussitôt quelle femme avait écrit ces vers. On se représenta une déclassée ambitieuse ou une anarchiste échevelée, une Louise Michel ou une Paule Minck...

Ce n'était rien de tout cela. C'était une toute jeune fille du peuple, dont le père était mort à l'hôpital de Milan quand elle n'avait que deux ans. Sa mère, une ouvrière de Lodi, l'avait élevée péniblement. Elle s'était instruite comme elle avait pu, avait lu tout ce qu'on peut lire ; maintenant, âgée de vingt et un ans et munie d'un brevet, elle faisait la classe dans une école de village, et elle était contente de son sort.

Son âge désarma. On pardonna à cette jeune muse impétueuse quelques cris de révolte. Il y avait de l'audace dans son

---

langage, mais il y avait aussi une noble fierté. Et ne prêchait-elle pas sans cesse « le saint orgueil du travail ? » L'opinion se rassura.

Celui qui quitte Milan par la Porta Ticinese et s'en va du côté de Pavie, — arrivé à moitié chemin de cette ville, s'il tourne sur la droite, — rencontre, au bout d'une bonne heure de chemin, un village de trois mille cinq cents âmes, nommé la Motta Visconti. C'est là que l'auteur de *Fatalità* dirigeait la Prima Elementare des garçons. Ses élèves avaient six et sept ans.

Ce coin de la grande plaine lombarde n'est pas souvent visité des étrangers. Parmi tous ceux qui foulent la vieille terre d'Italie, bien peu ont vu émerger de la plaine les clochers blancs des trois églises

de la Motta. Le village n'est peuplé que d'ouvriers: tisseuses qui vont chaque matin à une fabrique de soieries, paysans robustes et paysannes, aux jambes nues, qui travaillent la terre. Les hommes sont pour la plupart occupés à couper du bois et à le charger sur le Tessin, qui coule à un mille de là.

On se souvient que Caserio était né à la Motta Visconti. Il a été renié à l'unanimité par ses compatriotes, et il ne faudrait pas juger par lui de la race du pays qui n'a rien d'exalté, mais qui est au contraire forte et équilibrée. Les enfants y pullulent d'une manière merveilleuse. Il y a, seulement pour les garçons, deux maestri qui ont chacun une centaine d'enfants, et une maestra qui n'en a pas moins. Ils sont turbulents à plaisir.



---

Sans doute ce n'est pas sans peine que M<sup>me</sup> Negri fixait sur l'A B C D l'attention de ce petit monde aux yeux noirs, ni sans frapper sur le bureau de nombreux coups de règle, qu'elle obtenait le silence.

Ce métier est ingrat. Deux classes par jour consumaient presque tout son temps. Dans cette situation qui lui laissait peu de loisirs, elle en avait trouvé cependant. Cela ne dénotait-il pas une rare énergie ?

Personne n'aurait deviné que le paysage qui se déroulait autour d'elle pût inspirer quelqu'un. Et pourtant il l'avait inspirée.

L'école de la Motta occupe les deux ailes du bâtiment de la Mairie, qui est situé à une extrémité du village. De là, comme de tous les autres côtés, la vue

s'étend sur une plaine unie : ce sont de grands prés bien verts, que coupent çà et là des lignes de saules tirées au cordeau. On a l'habitude de déclarer ce paysage insignifiant et monotone : mais les yeux du poète ne sont pas ceux du touriste.

La plaine avec ses belles aubes et ses beaux couchers de soleil plaisait à Ada Negri ; elle avait admiré tout de suite la richesse du sol, et savouré la mélancolie des rizières.

La note descriptive n'était pas appuyée dans ses poésies, mais elle était exacte, traitée d'après nature. Quand la jeune fille parlait des « vapeurs somnolentes montant de la morne plaine », on sentait qu'elle les avait vues autour de la Motta, et qu'elle avait vu aussi « les corbeaux, en

poussant de grands cris, traverser la  
bruyère, portés sur leurs ailes noires. »

Sûrement, l'hiver, elle s'était assise au  
coin de sa fenêtre quand, « silencieuse et  
légère, la neige, en tourbillonnant, tombe »  
et elle avait tressailli au retour du prin-  
temps à regarder « le gai soleil ceindre,  
dans un embrassement puissant, la terre  
parée de myrte et de violettes. »

Son pinceau rendait avec vigueur « les  
dards enflammés des midis brûlants » et,  
avec des nuances délicates, « le jour près  
de finir qui se meurt sur les vitres » ; elle  
savait exprimer le silence des nuits de  
village, « quand le baiser des astres  
descend sur la terre assoupie ».

Il y avait vraiment dans ces poésies  
une sincérité d'impressions qui intéressait.  
L'idée était inégalement heureuse, sou-

vent faible et comme trop jeune, mais l'expression était toujours vive, toujours remplie d'une énergie vibrante. Les vers étaient corrects et bien tournés, écrits dans une langue pure et étonnamment riche. Surtout, on sentait, dans les moindres pièces, vibrer une âme, que l'auteur jetait, comme elle dit, « lambeau par lambeau »...

Elle mettait son cœur à nu, sans l'ombre d'embarras, et néanmoins avec décence, se montrant à la fois attirée et épouvantée par l'amour ; laissant tomber ce soupir naturel à un cœur de vingt ans : « je ne veux pas mourir avant d'avoir aimé ! » et cependant poursuivie par la crainte qu'un sentiment trop doux ne fût fatal à son génie. Elle y croyait à son génie. Ce qu'elle désirait, et elle le

disait avec une hardiesse plébéienne, et le laissait entendre partout, c'était la gloire, « le baiser de la gloire, sur la montagne du combat ! »

L'Italie émue sourit à cette enfant précoce, sortie, avec une âme antique, des entrailles du peuple. Elle fit accueil à *Fatalità*. Ce petit livre eut en quelques années plus de six éditions, et l'auteur fut nommé professeur à l'École normale de Milan. Ainsi la gloire lui donna le premier de ces baisers tant désirés !

On en parla en France, mais peu, et presque uniquement pour dire que Caserio avait sucé ses théories sur les bancs de l'école de la Motta Visconti. La vérité est que Caserio avait quitté son village lorsque M<sup>lle</sup> Negri y arriva. Pendant qu'elle apprenait à lire à ses gamins, il

---

portait du pain autour du dôme de Milan, « *en chantant comme un petit bête* », disent les gens du quartier. Cela est fâcheux pour les auteurs de cette ingénieuse fiction, mais Ada Negri n'avait jamais entendu parler de Caserio avant le jour où tout le monde en parla.

La nouvelle de l'attentat du 24 juin 1894 vint la trouver à Milan, où elle travaillait opiniâtement, ne sortant presque jamais, ne lisant pas même ce qu'on écrivait sur elle, et moins occupée de jouir de ses succès passés, que d'en préparer de nouveaux.

Si on se l'est représentée comme une névrosée que sa précocité a épuisée, on a eu tort : c'est une jeune fille simple, qui aime la joie et la santé, qui a de la sympathie pour la terre fertile et les hommes

forts, « au cou de taureau ». Peut-être pousse-t-elle un peu loin le culte de la nature? Son âme de poète, « assoiffée de lumière » et attentive au mouvement des idées, a pu être ébranlée par le souffle du siècle; sa jeunesse a pu connaître le doute et les tempêtes, mais il ne semble pas que ses vingt-cinq ans se soient fixés définitivement dans aucune erreur.

Je voudrais la faire passer dans ces pages telle qu'elle m'est apparue, avec son regard intelligent, sa bouche sérieuse et énergique, son parler sonore et cet air de réserve qui n'est pas très fréquent en Italie et qui contraste chez elle avec l'audace de son style.

J'offre du moins au lecteur français une traduction où l'on a apporté un grand soin et l'unique souci d'être exact.

En racontant les conditions dans lesquelles *Fatalità* a été écrite, j'espère avoir répondu d'avance à ceux qui eussent été tentés de soumettre ses idées à un examen trop sérieux.

La plainte éloquente d'une enfant pauvre qui dit ce qu'elle a souffert et vu souffrir autour d'elle, l'indignation d'un cœur que la douleur révolte, le rêve d'une jeunesse généreuse qui cherche à se persuader qu'on arrivera à supprimer la pauvreté du monde, voilà, je crois, tout ce qu'il faut voir, en fait de socialisme, dans le livre d'Ada Negri. Et plutôt à Dieu qu'on pût partager ses illusions !

MEL. MARNAS.

Novembre 1895.







## FATALITÉ

Cette nuit, à mon chevet m'est apparue — une figure sinistre. — Elle avait un éclair dans l'œil, au côté un poignard. — Face à face, et en ricanant elle me regarda. J'eus peur. — «Je suis le malheur, dit-elle.

Que je t'abandonne, ô timide jeune fille, — cela n'arrivera jamais. — Parmi les ronces et les fleurs, jusqu'à la mort, jusqu'au néant — en quelque endroit que tu ailles, je te suivrai constante.» — «Éloigne-toi!» criai-je en sanglotant.

Mais elle, immobile à mon côté — me dit :  
« Il est écrit là-haut — que tu es une fleur  
décolorée, une fleur de cyprès — une fleur  
de la neige, de la tombe et du crime. —  
Voilà ce qui est écrit là-haut. »

Je me redressai, criant : « Je veux l'espérance  
— qui sourit aux cœurs de vingt ans ; —  
je veux palpiter des joies de l'amour ; — je  
veux le baiser du génie et de la lumière. —  
Éloigne-toi, ô funeste vision !<sup>1</sup> »

Elle me dit : « La gloire ne brille que sur  
celui qui a souffert — et créé au prix de  
son sang. — La douleur ouvre un vol  
sublime à la pensée. — Il faut pour rem-  
porter la victoire avoir combattu sans faiblir. »  
— Je lui répondis : « Reste ! »



<sup>1</sup> L'Italien, plus énergique, dit simplement : O funeste



### *SANS NOM*

De nom, je n'en ai point. Je suis la fille rustique — de l'humide taudis. La plèbe triste et maudite est ma famille. — Mais je porte en moi une âme indomptée.

Un nain méchant et un ange qui prie — suivent mes pas. — Ma pensée chevauche par monts et par vaux, — comme Mazeppa sur son destrier fumant.

Je suis une énigme de haine et d'amour, —  
de force et de douceur. — Le sombre de  
l'abîme m'attire. — Je m'émeus à la caresse  
d'un enfant.

Quand par la porte de ma mansarde entre  
l'infortune, je ris. — Je ris si je suis persé-  
cutée ou abandonnée. — Si je suis sans appui  
et sans joies, je ris.

Mais sur les vieillards tremblants et lassés,  
— sur ceux qui sont sans pain, je pleure ; —  
je pleure sur les petits enfants grêles et  
décharnés ; — sur mille souffrances inconnues  
je pleure.

Et quand les pleurs de mon cœur débordent,  
— alors, dans le chant hardi et étrange —  
qui frémit en ma poitrine et sur mes  
lèvres, — je jette mon âme lambeau par  
lambeau.

---

Qui m'écoute? je n'en ai cure. — Et si  
une lâche — envie me flagelle ou me pique,  
— provoquant le destin, je passe et je ne  
regarde point; — et le trait empoisonné ne  
m'atteint pas!





*NE ME TROUBLE PAS*

Si, quelquefois, à tes propos d'amour —  
absorbée, je ne répons pas, — si mes yeux  
brillent, et qu'une pâleur inaccoutumée —  
blanchisse mes lèvres et mon visage,

Oubliant toute chose, si j'incline — ma  
tête brune, et que je pense, — ne me trouble  
pas : devant moi, — un monde immense et  
divin se découvre.

---

A travers les nues déchirées, je vois le soleil, — nu et riant, ceindre — la terre parée de myrte et de violettes, — dans un embrassement puissant.

Et des foins fauchés et des moissons — ondoyant dans la plaine, — de la chevelure des aulnes et des cyprès, — des oasis du désert,

Des grands bois qui hurlent sous le vent furieux — avec un cri déchirant, — du frémissement d'amour voluptueux — qui ravive toute la création,

Je sens, je sens monter avec le vol incertain — d'oiseaux égarés, — le souffle de l'avenir, un souffle large où triomphent — la force et le salut.

Tout n'est plus qu'une floraison de roses et d'espérances, — d'âmes loyales et confiantes, — d'œuvres victorieuses, et de nobles joies — de génies et d'audaces.

Et le sang, le sang ne baigne plus — la terre douloureuse; — la guerre, cette furie féroce et inflexible, — ne décharge plus ses engins.

Des canons, ne s'échappe plus — la fureur insensée de la mitraille. — Elles ne s'élèvent plus du milieu des combats, — les chansons guerrières!

La patrie, pour chacun, est désormais le monde entier, — tous sont animés d'un saint enthousiasme, — et un chant de paix doux et solennel — vole de rive en rive.



---

La vapeur fume, la charrue pénètre dans les entrailles — de la glèbe fertile, — le bruit sourd des machines retentit, — les fournaies flamboient.

Et au-dessus de la terre émue — et rugissante comme un lion puissant, — la Liberté déploie ses blanches ailes, — en jetant fièrement son appel à travers les airs.





### *L'ONDE S'EN VA*

Entre les hautes rives, aveugle et sans frein — l'onde s'en va et pleure. Le ciel de plomb écoute. — Il n'y a pas un sourire sous cette voûte silencieuse; — pas un souffle n'agite l'air dans la nuit sinistre.

L'onde s'en va et pleure. Elle porte sur son sein — et traîne au loin, avec une tristesse grave, — le corps inerte et léger — d'une gracieuse suicidée pâle et froide.

---

L'onde s'en va et pleure. En ce gémissent — on entend l'écho d'un mystère sombre et étrange. — De ce pleur s'élève un cri humain, — le cri d'un amour désespéré, vaincu et trahi.





### *GAMIN DES RUES*

Quand je le vois, par la rue fangeuse, —  
passer sale et beau, — avec sa jaquette tout en  
guenilles, — ses souliers percés et son air  
capricieux,

Quand je le vois, au milieu des charrettes  
ou sur le pavé, — avec ses culottes en lam-  
beaux, — jeter des pierres aux chiens dans  
les jambes, — déjà voleur, déjà corrompu et  
effronté,

---

Quand je le vois rire et sauter — pauvre fleur du buisson, — et quand je pense que sa mère est à l'atelier, — que sa chaumière est vide et son père en prison,

Une angoisse profonde me serre le cœur pour lui, — et je dis: « que feras-tu, — toi qui t'en vas ignorant et déguenillé, — sans appui et sans guide sur la terre?.....

Joyeux chanteur de la cabane, — que seras-tu dans vingt ans? — Vil et pervers propagateur du mensonge, — ouvrier alerte, ou bien escroc?

Porteras-tu l'honnête blouse de l'artisan — ou celle du forçat? — Te retrouverai-je libre travailleur, ou condamné? — Seras-tu à ta besogne, en prison ou à l'hôpital? »

.....Et voici que je voudrais descendre dans la rue, — et le presser sur mon cœur, — dans un suprême embrassement de douleur, — de pitié, de tristesse et d'agonie.

Tous mes baisers, je voudrais les lui donner à la fois — sur la bouche et sur la poitrine, — et lui murmurer, dans un sanglot d'amour fraternel, — ces paroles suffoquées et saintes :

« Moi aussi, j'ai vécu dans le deuil et dans les peines, — moi aussi je suis une fleur du buisson ; — j'ai eu, moi aussi, ma mère à l'atelier, — et j'ai connu la douleur..... je t'aime..... »





## *JE SUIS JALOUSE DE TOI*

Je t'ai vue un jour, et, soudain, un soupçon — s'alluma dans mon âme hautaine et solitaire, — sans savoir pourquoi. — Maintenant je te connais, et je te hais, et je suis jalouse, — je suis jalouse de toi!...

Va, sirène, et triomphe. Des grâces — molles et séductrices, Dieu t'a prodigué — l'éblouissant trésor. — Va! tu es belle et fatale comme le désir, — blanche fille aux tresses d'or!

Pourquoi es-tu venue ? Sous la fascination — de ta jeunesse audacieuse et florissante, — mon espérance a fui à tire-d'aile; — et mon rêve splendide s'est abattu — sur le sol, les ailes brisées.

Si tu savais comme elle est aiguë, — l'épine de cette douleur qui pénètre au fond de l'âme, — lorsque l'amour s'enfuit. — Si tu savais comme il semble vide et désolé le monde, — au cœur qui reste délaissé et sans espoir!

Oh! si je pouvais oublier les fantômes roses et ailés — du songe passionné et fou — de ma jeunesse! — et sur les ruines de mon amour enseveli, — ne me réveiller jamais plus!



.... Va, sirène, et triomphe! A toi — la  
gaîté des plaisirs intimes, à toi la fête  
trompeuse — des douces voluptés. — Rester  
seule et abandonnée, voilà mon partage. —  
Mais sur toi aussi, pourra bien tomber un  
jour la colère du destin.

Quand, solitaire, tu chercheras parmi les  
ruines — muettes et dispersées de ton  
amour languissant — l'ivresse évanouie, —  
quand, parmi les glaces, tu évoqueras l'ar-  
dente — félicité d'un jour.

C'est alors que, droite et fièrement obstinée,  
tu me verras reparaître, — comme un spectre  
vengeur qui se tiendra devant toi, — ravi de  
ta souffrance. — Alors je rirai sur tes joies  
brisées, — blanche fille aux tresses d'or.

Puisque, fière de tes grâces voluptueuses,  
— tu foulas mon rêve de rose — sous ton  
pied audacieux. — Je te hais, hardie sirène,  
et je suis jalouse, — je suis jalouse de  
toi!....





### *COURTE HISTOIRE*

Elle ressemblait au rêve d'un poète. —  
Toujours elle s'habillait de blanc, et elle  
avait dans le visage — le calme d'un sphinx  
d'orient.

Sa chevelure soyeuse retombait jusque sur  
ses flancs; — son léger rire était un chant  
vibrant; — son corps indolent avait une  
beauté de statue.

Elle aima et ne fut pas aimée. Au fond de son cœur, — quoique cela ne parût pas sur son front, elle garda la funeste — flamme de cet amour sans parole.

Mais ce désir la consuma. A l'heure — d'un crépuscule d'octobre, elle mourut, — comme la verveine, quand le soleil lui manque.





## *L'AUTOPSIE*

Maigre docteur qui, d'un œil attentif, —  
avec une intense et dure curiosité, — coupes  
et tourmentes mes chairs nues, — du  
tranchant froid de la lame,

Écoute, sais-tu qui j'ai été?..... De ton  
scalpel — je défie la morsure sans pitié. —  
Ici, dans l'horrible chambre sépulcrale, —  
je vais te le raconter, mon passé.

C'est sur le pavé des rues que j'ai grandi.  
Jamais — je n'eus ni foyer ni parents. —  
Nu-pieds, déguenillée et sans nom, j'errai  
— à la suite des nuages et des vents.

J'ai connu les nuits sans sommeil, et  
l'inquiet — souci du lendemain; — la prière  
inutile, et le secret désespoir, — et les jours  
sans pain.

J'ai connu toutes les lassitudes inavouables  
— et les misères obscures; — j'ai passé  
parmi des foules misérables et haineuses —  
parmi les larmes et les terreurs;

Et finalement, un jour, sur le grabat —  
blanc d'un hôpital, — un sombre oiseau aux  
serres crochues — abaissa sur moi son aile.

Et je suis morte ainsi, comprends-tu ?  
— comme un chien perdu ; — je suis  
morte ainsi, sans entendre une parole —  
d'espérance ou d'amitié.

Comme elle était luisante et noire, et  
comme elle était épaisse — ma chevelure  
enroulante ! — Sans un baiser d'amour, on  
me l'enroule — sous la terre glacée.

Comme il était vierge et blanc, mon corps  
— terrible, et comme il était svelte ! —  
Maintenant le baiser cupide et passionné de  
mon couteau — le déflore.

Allons ! coupe, dépèce, tranche et déchire,  
— infatigable et muet. — Jouis de mes  
entrailles, et assouvis ton besoin de savoir  
— sur mon corps vendu.

Fouille, en souriant d'un air sinistre. — Qu'importe? je suis fumier. — Cherche dans mes entrailles, cherche l'horrible — mystère de la faim!

Pénètre avec ton poignard jusqu'aux plus profonds — viscères, et arrache mon cœur.— Oui, cherche-lè dans ce cœur, cherche-le, le sublime — mystère de la douleur!.....

Toute nue ainsi sous ton regard, — je souffre encore; le sais-tu? — Avec mes pupilles vitreuses, je te regarde encore, — et tu ne pourras plus m'oublier:

Car sur ma lèvre, comme un dernier effort — de passion et de douleur, — erre encore un son rauque, un râle étouffé — de malédiction!







## NEIGE

Sur les champs et sur les routes, — silencieuse et légère, — la neige en tourbillonnant — tombe.

La blanche nuée semble prendre plaisir — à danser dans le vaste ciel; — puis, sur la terre, elle se pose — lasse.

Sous mille formes immobiles, — sur les toits et les cheminées, — sur les tombeaux, dans les jardins, — elle dort.

La paix règne alentour. — Enseveli dans un oubli profond, — le monde indifférent — se tait.

Mais dans ce calme immense — le cœur revient à ses souvenirs. — Et, à un certain amour assoupi, — il songe.





## *BROUILLARD*

Je souffre. Au loin, bien loin — les vapeurs  
somnolentes — montent de la morne —  
plaine.

Poussant de grands cris, les corbeaux, —  
portés sur leurs ailes noires, — traversent  
les bruyères — sombres.

Aux morsures cruelles de l'air, — les arbres  
attristés — livrent, en suppliant, leurs ra-  
meaux — nus.

Que j'ai froid! Je suis seule! — Poussé à travers le ciel gris, — un gémissement de trépassé — vole.

Il me répète: Viens, — la vallée est sombre; — ô toi qui es triste, toi qui n'es pas aimée — viens!





## LA NUIT

Sur le jardin fantastique, — parfumé de roses, — la caresse de l'ombre — se pose.

Cependant, elle a une pensée, un frémissement — cette paix suprême. — L'air, comme agité d'un frisson, — tremble.

Peut-être, les ténèbres funèbres — racontent une histoire de mort — aux rhododendrons — pâles ?

Peut-être ? car une pluie — de suaves  
gouttes de rosée, — sur les pétales demi-  
clos — tombe.

Sur les misères cachées, — sur les ivresses  
évanouies, — sur les rêves secrets et les  
anxiétés — muettes,

Sur les joies fugitives — que brise le  
désespoir, — la nuit pleure, — elle pleure !





### *TANT QUE JE VIVRAI ET AU-DELA*

Elle me dit: «Tu ne ris jamais; — tes vers mordants maudissent toujours. — Tu ne sais aucune chanson — qui exprime la joie folâtre, et où l'on sente vibrer au soleil — la musique des baisers.

Tu ne connais pas la chanson ensoleillée — qui s'élançe nue de son manteau païen, — pareille à une antique déesse, — et sème, en déployant son vol, des nuées — de glycine et d'acanthé.»

Elle me dit encore : « Où es-tu née, — poète fatal et de mauvais augure ? — Quelle funeste fée — t'a jeté un sort dans le berceau ? » Je lui répondis : — « Je suis née dans une chaumière.

Je suis sortie de la boue ; et à travers — les splendeurs du soleil, et les hymnes — enflammés de l'univers, — il ne cesse de m'arriver de toutes parts — un écho de gémissements.

Sur mon cœur retombe goutte à goutte, — en pluie incessante et vermeille, le sang de ceux à qui il fut donné — de sacrifier leur vie, — partout où la liberté croulante demandait — un rempart de poitrines.

Du sein des maisons ouvrières, où se presse — une foule agitée et turbulente, — où une pléiade grise — se jette affamée — sur un pain, prix de ses sueurs ;



De sein des noires fabriques où les machines, — monstres d'acier, vomissent la vapeur, — et où l'air âcre, s'infiltrant — par les pores, empoisonne le sang — appauvrit les tisseuses;

De sein des rizières humides et empestées, — des champs et des landes stériles, — comme aussi des demeures murées, — où s'immolent en l'honneur de Dieu — tant de créatures inertes,

De tous ces lieux monte, monte vers moi la plainte alternée — qui me persécute et ne veut pas cesser, — lugubre, éternel — oiseau de nuit qui bat des ailes, dans l'obscurité, — nuage qui obscurcit le soleil!

La joie et la beauté s'enfuient devant moi ;  
elle s'enfuit la lumière croissante du matin  
— et la téméraire ivresse — de l'amour.....  
— Seule la douleur me reste!.....

Mais c'est la douleur qui ne cède ni ne s'incline, — c'est la douleur qui s'élève vers Dieu par le combat, — c'est la force divine — qui soutint Prométhée enchaîné — sur son rocher sauvage.

Et mon chant s'envoie sombre et retentissant, — sur la foule attentive et pâissante, — ainsi que s'abat gigantesque, — sur le glacier où s'est durcie la neige, — un aigle blessé.





## *SUR LA BRÈCHE*

Ils passent compacts, tragiques et sévères,  
— la tête nue. — La bière du mort est  
recouverte — de longs voiles flottants et  
noirs.

Une douleur pensive, entre deux rides, —  
est gravée sur leur front. — En vain de là-  
haut, le ciel sourit sur eux. — Les pleurs  
coulent silencieux, et nul ne les essuie!

Entre les planches clouées, il repose —  
disloqué et broyé. — Il travaillait sur le toit,  
et il s'est brisé — la tête, en tombant sur la  
rue pierreuse.

Plein d'espérance et de vigueur, — beau comme un Titan, — il est tombé. A cette heure, la main froide et ridée de la mort — étreint le cœur d'une veuve épuisée.

Et voilà qu'on le porte dans les réduits austères — du sommeil et de l'oubli. — Sous le doigt terrible d'un Dieu, — ils passent compacts tragiques et sévères;

Et ils pensent: O destin!..... Comme il est mort, — eux aussi peut-être mourront. — L'ouvrier est soldat; ils le savent. — Leur poitrine se gonfle, et leur visage devient blême.

Ils sont forts comme des Hercules, et courageux, et ils caressent — un rêve dans leurs pensées: — une famille et une riante maisonnette; — et peut-être demain, ils tomberont sur le champ du travail.....

.....Du haut d'un toit, dans le tapage d'une usine, — sous une voûte croulante! Mais le cri de celui qui meurt, personne ne l'écoute, — personne ne comprend le suprême sacrifice!

Les vivants prennent la place de ceux qui sont tombés. — Sur le deuil se lève l'espérance. — Elle est innombrable l'armée qui s'avance — d'un cœur serein, en foulant aux pieds les vaincus.

Et comme on voit courir sur les tombes muettes — les enfants joyeux et tapageurs, — ainsi s'en vont les foules insouciantes et bruyantes — sur les restes des victimes tombées.





## BONJOUR MISÈRE

*A Sofia Bisi Albini*

Qui frappe à ma porte?..... Bonjour misère; tu ne me fais pas peur. — Glaciale comme une morte, — entre; je t'accueille ferme et tranquille. — Spectre édenté aux bras décharnés, — regarde!..... je me ris de toi.

Cela ne te suffit pas?..... Approche, — approche donc, ô spectre maudit. — Arrache-moi l'espérance, — creuse ma poitrine de tes ongles aigus; — étends ton aile sur le lit douloureux — où ma mère se meurt.

Tu t'acharnes : à quoi bon ? — Elle est à moi la jeunesse, elle est à moi la vie ! — Dans le combat fatal — tu ne me verras pas, non, tu ne me verras pas vaincue. — Par-dessus les ruines éparses et par-dessus les angoisses — resplendissent mes vingt ans.

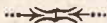
Tu ne me raviras pas — ce qui brûle dans mon cœur, cette force divine ; — tu ne m'arrêteras pas — dans le vol impétueux qui m'entraîne ! — Ta serre est impuissante ! ô sombre déesse, — je poursuis mon chemin !

Vois, là-bas, dans le monde — comme le soleil brille et comme il y a des roses ! — Écoute, dans le ciel en fête, — les roulades de l'alouette joyeuse. — Quel éblouissement de foi et d'idée, — quels frémissements d'ailes !

Vieille mégère exsangue — qui te caches sous ton capuchon noir, — apprends que dans les veines j'ai du sang, — du sang de plébéienne, ardent et fier. — Je foule aux pieds angoisses, larmes et colères, — et je marche vers l'avenir.

Ce que je veux, c'est le travail qui divinise — et soumet toute chose à son noble empire. — Ce que je veux, c'est le rêve et l'harmonie, — c'est la jeunesse éternelle de l'art; — c'est le sourire de l'azur, et le parfum des fleurs, — les astres, les baisers et les splendeurs.

Tu ne fais que passer, ô noire sorcière, — comme sur le soleil passe une ombre funeste. — Tout renaît et espère. — Les violettes sourient dans les buissons, — et moi, brisant hardiment tes liens, — je chante un hymne à la vie.







## VIEILLARD

*....dans l'église.*

Prie! tu es seul. Quelle pensée — douloureuse a guidé en ce lieu — tes pas tremblants, ô pâle vieillard? — Peut-être qu'il te parle dans l'église sombre, — ce Dieu qui te fit grand et malheureux, — ce maître terrible qui t'épouvante?

Dans ton esprit passent — les souvenirs de l'âge évanoui; — ils passent en te glaçant le cœur. — C'est le morne délabrement du temps passé, — et le calvaire cruel de ta vie, — de ta vie d'esclave et de mendiant.

Prie! Avec les années — se sont flétris les songes, les espérances, les illusions — de ta jeunesse solitaire, à jamais enfuie. — Et pourtant tu as cru..... et il a chanté, — et il t'a entraîné sur ta route ardue — l'hymne frais et charmant du premier amour!

Pour ce destin ennemi, acharné après toi, — qui, sous un joug impitoyable, courbait — ton front superbe, — pour ta jeunesse triste et méprisée, — pour tes haillons déchirés, elle t'aima, — et, fidèle, elle te suivit dans la vie.

Elle était blonde et frêle, — et, comme un rayon, s'exprimait sur son front — son cœur grand et noble. — Avec toi, elle partagea le poids des soucis, — les hontes et les angoisses de ta pauvreté, — et la charité méprisante des mondains.

Puis..... elle s'endormit. Sa douce pupille — extatique se ferma sous ton baiser, — pauvre petite fée inanimée! — Où fuyait-elle?..... En quelle région lointaine? — Sous quels cieux ignorés s'était-elle envolée, — ta bohémienne amoureuse et blonde?

Prie! tu es seul..... Une pensée — bien triste t'a guidé en ces lieux, — ô vieillard caduc et tremblant! — Peut-être qu'il te parle dans l'église obscure — ce Dieu terrible, qui, pourtant, t'a donné — le sourire de ton amie dans le malheur?

Le calme et la tempête se sont évanouis; — désormais ta journée touche à son déclin; — rien ne te reste ici-bas. — Sur toi, mendiant, esclave et méprisé, — pesa sans trêve la verge cruelle — du destin contraire..... mais tu fus aimé!





### *LE CHANT DE LA PIOCHE*

C'est moi qui suis la rude épée qui fends  
la terre; — je suis la force et l'ignorance. —  
Par moi la faim gémit et le soleil s'allume;  
— je suis la misère et l'espérance.

Je connais les dards enflammés — des  
midis brûlants; — quand l'ouragan s'abat  
sur la vallée, — je vois des flèches traverser  
la nue.

---

Je connais tous les parfums vierges et  
féconds, — que Mai triomphant fait sortir —  
du sein de la terre, les corolles embaumées,  
— les insectes et les baisers.

Et dans le travail de chaque heure et de  
chaque instant, — je m'affine et je deviens de  
plus en plus luisante; — résignée, forte,  
constante, — je m'en vais rompant le sol dur.

Dans les mesures délabrées, — dans la  
ferme rustique — où pénètre, à travers les  
volets disjoints, — l'âpre bise de l'hiver,

Où la misère semble accroupie — sur le  
tison qui gémit dans l'âtre, — et où la gale,  
au visage blême et décharné, — frémit d'une  
faim non assouvie,

J'entre et je regarde. Je suis là, abandonnée  
dans un coin, — par une nuit profonde et  
pleine de spectres, — comme il en tombe  
dans la plaine humide — et dans la chambre  
enfumée.

Pendant que la fièvre des rizières secoue  
— le corps des femmes épuisées, — et tandis  
qu'on n'entend plus que les notes sourdes  
— des paysans qui ronflent,

Je veille, et le souffle d'un désir m'en-  
flamme — .....Je rêve la nouvelle aurore  
— où, debout comme une oriflamme rustique  
— dans le soleil qui dore les airs,

Avec une sérénité splendide, empoignée —  
par une plèbe inspirée, — je me lèverai, belle  
de vigueur et de vie, — du sein de la terre  
féconde.

Mais alors, les lames seront vierges de sang — et les étendards sans taches; — sous des coups bien assés, on aura fini par écraser, — le serpent de la haine.

Et de la terre saturée d'amour, — embaumée de roses, — purifiée par l'ardeur nouvelle — des luttes ardentes,

Jusqu'à l'azur du ciel, un tumulte — d'innombrables voix humaines — montera comme une hymne et un sanglot: — Paix! travail! Pain!





## *LES VAINCUS*

Ils sont cent, ils sont mille, ils sont des millions; — ils sont une horde innombrable. Le bruit de leurs files serrées — ressemble aux roulements sourds et lointains du tonnerre.

Ils s'avancent sous le vent glacé du nord, — d'un pas lent et égal, — la tête nue, le vêtement grossier, — le regard fébrile.



C'est moi qu'ils cherchent. Ils arrivent tous ;  
— ils affluent comme une onde — dont les  
flots seraient formés d'ombres grises et de  
visages décharnés ; — leur foule m'entourne,

Me presse, me cache, m'emprisonne ; — je  
sens leur respiration rauque, — leur long  
gémissement qui résonne dans l'obscurité, —  
leurs blasphèmes, leurs soupirs.

« Nous venons des maisons sans feu, — des  
lits sans repos — où le corps, vaincu peu à  
peu, — ploie, s'affaisse et gît.

Nous venons des impasses et des tanières,  
— nous venons des bouges secrets, — et  
nous projetons sur la terre une ombre im-  
mense, — de deuil et de dangers.

Un idéal de foi, nous l'avons cherché, — et il nous a trahis. — Nous avons cherché l'amour qui espère et qui croit, — et il nous a trahis.

Nous avons cherché le travail qui régénère et fortifie; — nous l'avons cherché, et il nous a repoussés. — Où donc est l'espérance!..... Où est la force? — Pitié..... nous sommes les vaincus!

Au-dessus et autour de nous, dans la grande lumière dorée — du soleil qui rayonne, — éclate et vole l'hymne immense et joyeux — de l'amour et du travail.

Serpent d'acier, le train passe et retentit — sous la voûte des monts. — L'industrie, de sa trompette guerrière, appelle — les esprits et les bras à la moisson.

Mille bouches se cherchent amoureuses —  
pour se baiser; — mille vies s'élancent géné-  
reuses — dans la fournaise ardente.

Et nous, nous ne servons à rien!.....  
Qui nous a jetés — sur la terre marâtre? —  
Le rêve de nos cœurs, qui l'a refusé? — Qui  
pèse ainsi sur nous, et nous écrase?

De quelle haine sommes-nous donc chargés?  
Quelle main — inconnue nous a repoussés?  
— Pourquoi l'aveugle destin nous crie-t-il:  
c'est inutile. — Ah! pitié! nous sommes les  
vaincus!





## *LA MAIN DANS L'ENGRENAGE*

Les courroies tournent, les machines grincent. — Infatigables à l'ouvrage, les travailleurs chantent — gaîment et à tue-tête.

Mais un cri éperdu tout à coup s'est élevé; — on dirait le hurlement déchirant d'un fauve — blessé dans la forêt.

Entre ses dents aiguës, un engrenage emporte — (pauvre femme blonde et mutilée !) — une main broyée.

Les courroies tournent, les machines grincent, — mais les rudes voix des travailleurs — ne chantent plus.

Mêlées aux gouttes de sueur, les larmes coulent. — La grande roue, en tournant sourdement, — raconte une triste légende.

Et sans cesse ils voient devant leurs yeux troublés, — (pauvre femme blonde et mutilée!) — cette main broyée.<sup>1</sup>



<sup>1</sup> On a cru devoir omettre ici: *La machina romba*, et un peu plus loin: *Fra i barchi cedui* et *Luca*, qui sont des pièces d'harmonie imitative presque intraduisibles en français.



## *FEMME DU PEUPLE*

La navette glisse, le fil se tord, je chante :  
— j'ai 19 ans dans le cœur, — deux beaux  
yeux, un métier et un amour. — Je suis  
vêtue d'indienne et je ne connais pas les  
larmes.

Si je noue et dénoue ma tresse rouge —  
où chatoie un rayon, — je vois passer dans  
les regards comme une étincelle, — et dans  
les poitrines comme une vibration élec-  
trique.

Mais je poursuis mon chemin sans m'en soucier, et je ris au visage — des tentateurs bavards. — Je garde pour mon amour tous mes baisers, — et je vendrais le monde pour son sourire.

Je l'aime; il est le seigneur de la forge, — il est le roi du marteau; — grand, robuste, nerveux et beau, — à côté de lui, j'ai l'air d'une enfant.

Quand il frappe le fer rougi — devant la fournaise; — et que les reflets du brasier donnent sur son visage, — et que l'on voit se gonfler son cou nu,

Je suis fière de lui jusqu'à la folie, — j'oublie tout le reste; — il est mon génie et mon dieu, — je le veux pour moi, pour moi seule!

Et si je l'attends dans ma mansarde, —  
et que déjà l'heure soit passée, — une secrète  
morsure me coupe la respiration, — et je me  
sens là, au cœur, comme une piqûre.

Mais déjà un pas retentit dans l'escalier, —  
la porte s'ouvre toute grande..... — Ma  
main tremble et ma lèvre pâlit, — mais pour  
courir au-devant de lui, mes pieds ont des  
ailes.

Noir de poussière, et splendide d'amour, —  
brisé de fatigue et souriant, — le voilà qui  
m'enveloppe d'une étreinte ardente, — et je  
sens sur mon cœur battre son cœur.







## *FLEUR DE LA GLÈBE*

Ne l'as-tu jamais vue? Sa peau brunie —  
a la couleur du cuivre. — C'est une déesse  
qui a pour lit la paille nue, — une déesse  
folâtre et bronzée.

Elle sourit toujours; ses dents sont si  
blanches, — ses lèvres si vermeilles, — qu'on  
a envie de l'embrasser; elle te fait sentir  
dans le cœur — la puissante magie de son  
œil lumineux,

Et un trouble, que tu ne sais pas t'expliquer, — descend jusque dans tes entrailles. — Elle, pourtant, n'a jamais su qu'elle était belle, — et elle n'aime que moi sur la terre.

Tous les soirs, solitaire, elle m'attend — à ce coin de la rue; — quand elle me voit, son œil s'allume, — sa voix devient une mélodie.

Et à l'oreille, elle me murmure — cent choses folles et naïves. — Le battement rapide de son cœur, je le sens, — et le souffle de ses lèvres pleines de désir.

Et bien que je ne sois riche — que d'un bras vigoureux, — je sais qu'elle sera heureuse à mon côté; — personne ne l'arrachera à mon étreinte!

Écoute..... Un jour on lui dit que je la trahissais; — et on lui dit le nom — de la rivale. Sans rien dire, elle part, — la respiration haletante, les cheveux épars;

Elle la voit, la menace, se jette sur elle, — la défigure en la mordant, — et, comme un cheval indompté qui s'emporte, — elle donne libre cours à sa rage.

....Je reviens le soir. Toute tremblante, — elle s'attache à moi; — et d'une voix adoucie, — en me regardant de son grand œil humide et suppliant,

Troublée, craintive, échevelée, — embellie par l'amour, — humble comme une esclave passionnée, — ravissante comme une fleur qui s'entr'ouvre,

« Pardonne-moi », murmure-t-elle ; et de la main, — me caressant : — « ne cesse pas de m'aimer, ne me fuis pas..... — Je me suis vengée parce que je t'aime. »





### *BAISER PAIEN*

Au milieu des épis dorés, en face du  
brûlant — soleil qui incendie toute la vallée,  
— dans le sillon fumant, — sur sa bouche  
tiède il l'a baisée.

Le ciel sans nuage et la moisson sourient  
— à ce couple heureux ; — autour de ce  
baiser franc et sain, — la vie universelle  
chante d'une voix puissante.

Les corolles rouges exhalent leurs parfums,  
— comme autant de bouches qui aspirent  
l'amour. — Par les airs dilatés — monte le  
chant joyeux de la terre en fleur.

Ils s'embrassent souriants au milieu de la  
verdure — les deux jeunes amants, — tandis  
qu'un gazouillement d'hirondelles va se per-  
dant — sous la voûte des cieux azurés.

Et partout, dans les massifs ombreux, —  
dans le calice des fleurs, dans la blonde —  
moisson, et dans les nids cachés, — frissonne  
le baiser qui enivre et qui féconde.





### *CHEVAL ARABE*

Peut-être rêves-tu les steppes jaunâtres ?  
— peut-être les chaudes plaines — dorées  
par le soleil ? — ou bien les audacieux  
chevaux hennissant dans leur course — sur  
ton sol natal ?

Quand tu secoues ton épaisse crinière —  
et creuses la terre de ton pied guerrier —  
en mordant le frein, — quand tu hennis  
d'une voix sauvage, — un désir subit de  
voir des pays nouveaux — s'allume dans ma  
poitrine.

Tu ne sais pas?..... Je suis attirée par les plages sereines; — tu ne sais pas? je suis attirée par les blancs rivages — que dore le soleil. — Viens, que je saute sur ta croupe agile; — brun coursier, galope, galope — dévore l'espace!...

Fuis les brouillards stagnants de la plaine. — Sur cette ignoble foule humaine, — passe en courant; — fends, sans t'arrêter, les fourrés épineux; — fuis, galope par monts et par vaux, — libre et roi!

Derrière toi, laisse les abîmes et les terres écroulées, — les torrents enflés, les lianes brisées; — foule aux pieds les fleurs. — En avant, toujours; nous avons à faire une longue route, — jusqu'à ce que je tombe avec toi dans la poussière, — ô mon coursier!...



O flammes rosées des soirs tranquilles! —  
ô palmiers élégants que j'aperçois — réfléchis  
dans la mer! — O profils escarpés et pierreux  
des montagnes! — Des cantilènes arabes  
s'élevant dans les horizons glauques, —  
douce musique!

Le sable brûlant étincelle : — Ahmed, ga-  
lope!..... La course effrénée — ne cesse  
plus. — Élance-toi, précipite-toi vers l'in-  
connu! — Je défie tout, si je sens me  
souffler au visage — le vent de la liberté!...





## *TOI SEUL*

Ici..... toi seul ! toi seul ! Oh ! laisse, laisse  
— que j'épanche sur ton cœur tous les sanglots, — pendant tant d'années accumulés dans ma poitrine, — toutes les angoisses et tous les désirs cachés.

J'ai besoin de pleurs !

---

Sur ton sein palpitant, oh ! laisse, laisse —  
que, dans mon accablement, je me repose,  
— pareille à l'oiseau craintif qui penche la  
tête sous son aile, — pareille à la rose ar-  
rachée et courbée sur sa tige.

J'ai besoin de paix !

Sur ton jeune front, oh ! laisse, laisse — que  
j'appuie ma lèvre brûlante et émue, — et  
que je te murmure l'unique parole — qui  
enivre, dans le délire d'un instant.

J'ai besoin d'amour !





### *SINITE PARVULUS*

Si, dans le carrefour d'une rue déserte, —  
ou au milieu du monde gai et insouciant,  
— vous rencontrez un enfant abandonné, —  
au visage pâle, au regard incertain,

Qui ait perdu le baiser et l'appui — d'une  
mère, et pleure sur un cercueil — la mémoire  
la plus sainte et la plus chère... — oh!  
amenez-le-moi!..... il sera mon fils!

---

Je le garderai avec moi pour toujours. Le soir, — je joindrai ses petites mains. — Avec lui, pour lui, je réciterai à voix basse — la prière de mes plus belles années.

Avec une fermeté douce, je lui dirai — la parole qui élève et qui console. — J'aurai pour lui la tendresse jalouse et prévoyante — de sa mère qui est morte.

Je lui dirai que la vie est labeur, — je lui dirai que la paix est dans le pardon. — De tout ce qui est juste, grand et bon, — je composerai un trésor, dans sa douce petite âme.

La force de pensée que Dieu m'a donnée, — je la *transvaserai* tout entière dans son esprit. — Près de lui s'effeuillera tranquillement — ma vie recueillie et décolorée.

Tandis que je déclinerai vers les rivages de l'oubli, — lorsque je porterai la coiffe et que je prendrai les lunettes, — il montera, l'esprit vers l'idéal, — les bras au travail, et le cœur à Dieu.

Confiant, il marchera vers l'avenir. — Ainsi va le monde: — Aigle inquiet tourné vers la lumière, — jeune tige baignée dans le soleil:

Et je mourrai en paix..... car ce ne sera pas en vain — que j'aurai souffert, pas en vain que j'aurai aimé; — et d'un cœur de fils et de soldat, — un soupir viendra tomber sur ma tombe entr'ouverte..





### *BERCEUSE MATERNELLE*

Tandis que, enfant heureuse, je m'étendais  
— sur l'oreiller, ne songeant qu'à dormir, —  
pendant ces longues soirées, courbée sur son  
aiguille, — ma mère veillait.

Elle veillait en chantant ; c'était une douce  
— cantilène, gracieuse comme celle d'une  
fée ; — son lointain souvenir attendrit  
encore — mon âme troublée.

Dans le silence se perdaient les notes lentes, — comme tremblant d'une intime douceur; — elles se perdaient dans la vaste obscurité endormie, — légères comme une caresse.

Et moi..... je rêvais. Autour de ma couchette — voltigeait un chœur de doux anges, — qui parlaient d'amour à mon âme enfantine; — ils étaient beaux dans leurs nimbes d'or!

Maintenant, tu ne chantes plus. Mais, dans l'hiver glacé, — la cruelle misère torture, inexorable, — ta vieillesse fatiguée, et ma jeunesse — impuissante et brisée!

Tu ne chantes plus maintenant, ô mère! Une à une — se sont évanouies tes joies; et cependant, calme dans les malheurs, — aux insultes cruelles de la fortune, — tu n'as jamais répondu par la malédiction.



Pour moi, dans la sombre indignation de mon cœur, — je lance aux dards du sort ennemi, — à la honte lugubre, à la misère, au monde, — un orgueilleux défi.

Pourtant, quand sur mon front austère et pâle, — ton regard silencieux s'arrête, ô ma mère! — et que tu sembles plongée dans d'amers souvenirs, — et que, timide, tu soupères,

La douceur de lointaines images, — je ne sais quel désir qui répond au tien, — me poussent à rechercher ta caresse — passionnée et pieuse.

Dans la pénombre de l'heure tranquille, — sous ton regard chéri, tout près de toi, — mère, je voudrais oublier que je suis poète, — et redevenir enfant.

Je voudrais l'entendre encore, la berceuse  
lente, — que, naguère, penchée sur mon  
tranquille berceau, — calme dans la vaste  
obscurité endormie, — tu livrais à la sombre  
nuit,

Et, en baisant encore ton front pâle — que  
la tristesse de l'amour décolore, — entre tes  
bras, comme une enfant lasse, — m'endormir  
encore.





## *DANS L'OURAGAN*

Quand la tempête échevelée — rugit de colère, et que des reflets glauques passent dans sa pâleur; — quand Éole, comme une furie déchaînée, — siffle à la lueur livide des éclairs,

Je voudrais me laisser emporter dans le tourbillon de l'ouragan, — au milieu des flèches d'or, — oui, je voudrais me laisser emporter, me perdre, — pourvu que je sois ainsi serrée contre ton cœur!...

Au milieu de cette fièvre du ciel et de la terre, — poussée avec toi à travers l'immensité, — je voudrais te dire la guerre antique et obstinée, — que tu ne soupçonnes pas en moi, et que Dieu lui-même ne sait pas.

Autour de moi, le hurlement des vents, — les ténèbres, le fracas, la fureur; — sous mes pieds, la ruine et l'épouvante... — et ma tête reposant sur ton cœur!





*EMMÈNE-MOI*

Oh! porte-moi là-haut, là-haut, sur les  
monts — où scintille et s'endurcit la glace  
éternelle, — où, fendant les bleus horizons,  
— l'aigle déploie ses ailes sonores ;

Où le sol n'est pas fange, où la voix —  
détestée du monde ne m'arrivera plus, —  
où je ne sentirai plus aussi lourd le poids —  
de cette rude croix qui me fait ployer.

Oh! porte-moi là-haut! Que je puisse t'aimer — en face des âcres bises de la montagne, — parmi les cyclamens et les sapins! — que je puisse t'enivrer des sourires de l'aurore, et de caresses!

Ici, un brouillard gris pèse sur mon cœur; — la poésie se meurt dans les rizières; — je veux t'aimer là-haut, dans l'immortel silence — de la montagne. .... Emmène-moi !...





*ENFIN JE TE REVOIS!*

Enfin je te revois, pauvre demeure, —  
blanche chambrette de ma mère! — Quelles  
espérances s'agitaient tumultueusement en  
moi! — comme j'étais riche de rêves quand  
je te quittai! — Enfin je te revois, pauvre  
demeure!

O lit tout blanc où je dormis enfant! —  
ô fleurs charmantes, ô brimborions chéris!  
— Suavement, avec une force divine, — vous  
me parlez de mes avrils passés, — ô lit tout  
blanc où je dormis enfant!

Je reprends espoir, — chers souvenirs, en vous voyant; la confiance me revient, — plus vigoureuse et plus belle, et, sur mes lèvres muettes, — rappelle le sourire que je croyais perdu... — Je reprends espoir.

Mère, dans le silence, ici, tout près de toi, — je veux baisser la tête sous tes caresses; — sur tes genoux, je veux redevenir enfant; — je veux te dire, de mon cœur, les violentes tristesses, — mère, dans le silence, ici, tout près de toi!...

Oh! ne me quitte pas, ne me quitte jamais, — seule consolation de mes tristes vingt ans! — Mon âme, auprès de toi, mère, tu le sais bien, — oublie toutes ses angoisses et toutes ses terreurs!... — Oh! ne me quitte pas, ne me quitte jamais!...



---

Il passe dans l'air un souffle de paix ; —  
les étoiles semblent palpiter au firmament :  
— il en est de toute douleur humaine, —  
comme des fleurs qui s'endorment, et du  
vent qui se tait : — il passe dans l'air un  
souffle de paix !





## *STRANA*

Les feuilles tremblent d'un long frisson.  
— Au bois touffu qui, tour à tour, babille et se tait, — le vent conte une histoire.

Il commence ainsi: Il y avait une fois.....  
— et, tout ému sous son souffle vivant, — le bois touffu écoute.

---

Il y avait une gitana errante et passionnée : — sa bouche était rouge et sa chevelure fauve ; — et elle s'appelait : Strana.

Un jour elle aima. Ce fut une torture et une douceur, — ce fut un sourire et un délire, une ombre et une splendeur — que l'ivresse de cet amour.

Un autre jour, elle attendit, et il ne vint pas. — Elle attendit longtemps, palpitante et muette. — Il ne vint plus..... il ne vint plus.

Elle alors, baissant son visage devenu farouche, — elle dit : à quoi bon traîner sa vie, — quand l'amour est mort ?

Un souffle se mit à courir de branche en branche. — L'eau limpide et profonde lui parlait — de repos infini.

Elle parlait d'oubli!..... Il s'éleva — un murmure plaintif: tout s'éteint, — lorsque est éteint l'amour!

Celle qui allait mourir se redressa palpitante, — le poing levé, et maudissant un fantôme — adoré et perfide;

Puis, comme ivre, elle s'élança. Et sur sa chevelure — éparse, et sur son corps de — neige, — l'onde froide se referma.

C'est là ce que conte le vent. La nuit épaisse — descend, ceinte de nuages, sur la forêt — qui, frémissante, songe.

---

Et, peu à peu, voici que le vent s'élève ;  
— il mord, il pénètre, il souffle, il boule-  
verse, — secouant fièrement son aile.

Et c'est une voix toute-puissante et  
pleine de larmes, — et c'est un long et  
déchirant cri d'angoisse, — et toute la forêt en  
tremble.

Le feuillage a des frémissements et des  
soubresauts ; — dans les airs volent des  
paroles de colère et de haine, — des sanglots  
et des soupirs.

Pâle et nue, enchaînée à un certain sou-  
venir, — l'âme de la morte s'en va, tour-  
billonnant — à travers la forêt.

Elle semble gémir parmi les feuilles qui se tordent: — non, il n'y a pas de paix pour elle!..... Amour qui dévore dans la vie — est encore angoissé dans la mort.





## *POURQUOI?*

### I

L'un a vingt ans; il est beau, amoureux,  
— et, pour les chants harmonieux et doux,  
passé maître; — sur sa lèvre brûlante et  
inspirée, — s'épanouissent pour moi les  
hymnes vibrants.

Lui qui, dans son vers ailé, décrit — splen-  
didement les charmes de l'amour, — lui,  
vaincu, soumis, fasciné, — il tremble devant  
moi comme un enfant!

Et, à mes pieds, il me murmure ces choses folles: — «je donnerais la gloire pour entendre ta voix chérie, — pour toi que, seule au monde, j'adore et je désire.....»

Les mystérieuses harmonies de l'art, — les rêves, les vœux, les sourires, les délires poétiques, — il met tout à mes pieds; et cependant..... je ne l'aime pas!







## *POURQUOI?*

### II

L'autre porte haut sa tête impérieuse : —  
tel un chêne qui se raidit contre la tempête ;  
— Il se tait, mais je lis en lui toute la  
secrète — poésie d'une âme fière et indomptée.

Il ne me parle pas d'amour, (peut-être, il  
n'ose pas?) ; — mais son regard perçant,  
torche enflammée, — comme une caresse  
douloureuse, silencieusement, — me répète  
qu'il m'aime et que je suis belle.

Quand se meurt sur les vitres le jour qui  
va finir, — et que son regard se fixe sur  
mon pâle visage, — et qu'il pense et souffre,  
et ne sait pas me dire: je t'aime,

Je penche la tête, dans une ivresse lasse,  
— et un désir me pousse entre ses bras, —  
comme un oiseau vaincu par le charmeur.





## DÉFI

O monde bien repu, monde de bourgeois rusés, — où l'on passe son temps à calculer (comment l'on pourra s'enrichir) et à faire bonne chère<sup>1</sup>, — monde de millionnaires grands viveurs — et de filles coquettes!

O monde de femmelettes anémiques, — qui vont à la messe pour voir leur amant, — ô monde d'adultères et de rapines — et d'espérances déçues!

<sup>1</sup> Littéralement: monde de bourgeois rusés, nourris de calculs et de ragoûts. Ce mot *ragoûts* a paru trop énergique à un traducteur, qui l'a transformé en celui de: *soupirs*. C'est sans doute user un peu largement du droit d'idéaliser l'expression?

Et c'est toi, toi, monde menteur, — qui  
veux me cacher le soleil de l'idéal! — et  
c'est toi, toi, lâche pygmée, — qui veux me  
couper les ailes?.....

Tu rampes, je vole; tu bâilles, je chante:  
— tu mens, tu piques et tu mords, je te  
méprise; — j'ai pour moi le sourire char-  
mant de la muse,... — toi, tu t'enfonces  
dans le fumier!

O monde bien repu, monde d'oies et de  
serpents, — monde lâche, sois donc damné!  
— Le regard fixé sur les astres étincelants,  
— je marche au-devant du destin!

Assoiffée de lumière, sans armes et seule,  
— je marche. Et plus tu restes inerte,  
sceptique et avare, — plus la fatale parole  
de l'amour — s'échappe de ma poitrine.

---

Va, monde bien repu, va-t'en dans l'air épais, — en quête d'or et de prostituées : — moi, du fouet de mon vers brûlant, — je te flagelle en plein visage.





## *SALUT*

Je pense aux athlètes de la pioche, aux forts — qui, défiant la rage des tempêtes et les ardeurs du soleil, — arrachent à la glèbe brûlée et bouleversée — un pain misérable.

Je pense aux athlètes du pic, aux athlètes — de la mine, puissants et maigres — qui, dans l'ombre noire et maudite, suffoquent — sans repos.

---

Voilà qu'une rumeur sourde court dans le labyrinthe, — et toute la voûte s'écroule avec fracas, — et tout devient poussière et ténèbres, et abîmes et longs — gémissements, et mort.

Mais la vapeur victorieuse traverse — le sein déchiré de la grande montagne, — et, passe; et au sortir du défilé vaincu, — le soleil resplendissant la salue.

Je pense aux athlètes de la pensée, qui, brûlants, — dans leurs projets généreux, d'une anxiété fébrile, — martyrs et capitaines, appellent à grands cris les foules ignorantes, — au combat.

Je pense à quiconque veille, s'épuise, et meurt — méconnu..... et de mon sein s'élançe, — (éveillant sur la terre un immense écho), ce cri : — Salut, ô vaillants!

Salut, ô poitrines nues et bronzées, —  
corps rudes et bras musculeux, — infatigables  
au milieu des labeurs bruyants — de  
l'atelier !

Salut à vous qu'enflamme le saint orgueil —  
du travail, et qui mourrez à la peine, — ô,  
de la pensée, du marteau et de la hache, —  
vaillants champions !

Devant mes yeux, — comme une vision  
austère, — il passe des profils de pâles  
ouvrières ; — il passe des navires qu'a brisés  
le choc — de la tempête ;

Et des enfants lassés, et des fronts blanchis ;  
— et des corps mutilés, et des visages  
défigurés ; — et toute une plèbe innombrable,  
— exténuée, sordide.



---

J'entends de loin un murmure de voix, —  
des coups de hache, de marteaux et d'armes  
guerrières. — Moi, dans le tumulte qui  
anime la terre, — libre, je chante.

Je te chante, ô grande famille humaine, —  
famille des travailleurs, dispersée par le  
monde! Va, combats et espère! — essaie,  
efforce-toi, et ne te repose jamais! — La vie  
est courte.

Sur les luttes du travail, sur la tête —  
des vainqueurs et sur l'agonie des vaincus,  
— regarde: le soleil de Dieu resplendit, —  
serein et immortel!





## PITIÉ

Je t'invoque, ô Seigneur, — toi qui me regardes dans l'obscurité. — Au loin, l'airain sonore — marque les heures. Il est tard. — La nuit déploie son aile... — Je t'invoque, agenouillée — pleine d'angoisse, au chevet — de ma mère malade... Pitié!

Sur son visage terreux et immobile — descend comme un suaire. — Dieu invisible et incompréhensible — qui montas au Calvaire, — qui portas la croix, — qui fus couronné d'épines, — ô Dieu, écoute ma voix, — éloigne la mort... Pitié!

---

Pitié pour elle qui souffre; — pitié pour elle qui meurt. — Que me demandes-tu ? Enserre-moi, — ô implacable douleur ! — Abreuve mes tristes vingt ans — de mépris et de honte; — creuse sur mon front — le pli des angoisses,

Fais que je sois privée et d'amour et de joie, — et de tout, excepté de larmes... — Mais que ma mère vive!.... Pitié!..





*VA!*<sup>1</sup>

Toi qui es beau, généreux et fort, — tu me demandes de l'amour?..... Fais bien attention! — Si le sort t'apporte la joie et l'espérance, — ne te jette pas sur ma sombre route. — Va! la terre est riche de pain et d'amour: — enfant, moi je suis la guerre!

<sup>1</sup> L'auteur semble hantée de cette idée que les poètes ne peuvent être heureux. Le sens de cette pièce un peu obscure, est renfermé dans ce vers qu'elle a dit ailleurs: « Sur mes lèvres jeunes et pures, le baiser est funeste! »

---

Une âme confiante brille dans tes yeux, — et tu me demandes de l'amour?..... Fais bien attention! — Ne te traîne donc pas à mes genoux, — ne te jette pas sur ma sombre route. — Si le sort t'apporte la joie et l'espérance, — éloigne-toi: je suis la mort!

Sur la tête grise de ma mère, — et sur la mienne aux cheveux noirs, — j'ai vu se déchaîner les vents et la tempête, — et s'accumuler les chagrins un à un. — Chétive et humiliée, misérablement vêtue, — j'ai pleuré de froid et de faim.

Et j'ai grandi ainsi, renfermée dans une douleur — morne, sans paroles. — J'ai grandi dans les ténèbres et j'avais là, dans le cœur, — une féroce nostalgie de soleil. — J'ai vécu de pleurs secrets et de découragement; — j'ai souffert et j'ai maudit!

Et quand je pense à ma mère, qu'une lente — maladie ronge et tue; — quand je pense au foyer éteint de ma demeure, — au monde opulent qui festoie et rit, — mes vers s'envolent inspirés par la haine, — une haine effrénée, mortelle!

Et tu me demandes de l'amour?..... Va-t'en, oublie-moi, — enfant..... Oh! tu ne connais pas — l'anxiété de mon âme brûlante, — toujours en lutte, et apaisée jamais?..... — Laisse, que je fuie, oubliée et pâle, — où le destin m'emporte.

Laisse, que je fuie parmi les pierres et les épines, — jusqu'au bout de mes forces, — que je fuie sans trêve et sans fin, — la fièvre dans le sang, et Dieu dans le cœur..... — Va! la terre est riche de paix et d'amour; — enfant, moi je suis la guerre.





## NON

Je l'ai repoussé, et j'ai dit : « Je ne t'ai pas aimé, — je ne t'aime pas, non ! Qu'espères-tu ? — Que je vive ou que je meure, tu ne m'auras pas ! » — Il répondit : « tu mens ! »

Je l'ai repoussé et je lui ai dit : « Non..... non jamais ! — Que Dieu m'anéantisse si je t'aime ! — Je te chasse pour toujours de mon cœur..... » — Il répondit : « tu mens ! »

« En vain, en vain, ô pâle infortuné, — tu me demandes mon âme; — mon cœur scelle ce que ma lèvre a dit..... » — Il répondit : « tu m'aimes ! »

Je le regardai dans les yeux, ébranlée non vaincue : — « Par ton fatal amour, — par la mémoire de ta mère morte, — (je t'en conjure) par moi, par ma douleur,

Par Dieu qui voit tout et qui entend tout, — par ton triste passé, — par ma vie si courte et qui déjà meurt, — ne te révolte pas contre le destin !

Laisse-moi et oublie. Oh ! que rien ne te retienne : — écoute la voix de la fierté ; — que je devienne pour ton cœur comme un vain souvenir ! » — Il dit : « je te veux ! »



---

Il demeura inutilement tout concentré — dans ce rêve irréalisable. — Et moi je l'agace en lui répétant au visage : — « Que fais-tu ? qu'attends-tu ? ..... Non ! ..... »





## CHANT D'AVRIL

O amour, amour, amour!..... Je te sens  
— palpiter divinement dans le soleil, — dans  
les souffles larges et libres du vent, — dans  
le doux parfum vivant et pur — des pre-  
mières violettes.

Comme un fluide vital chaud et fécond,  
— tu vis et tu circules dans les tiges nais-  
santes; — tu chantes avec les alouettes; —  
ange audacieux, tu voles parmi les atomes  
d'or, et tu inondes — de clarté les mondes  
et les cieux.

---

O amour, amour, amour!... je te sens —  
vivre — dans la joie enivrante d'avril  
ressuscité; — tu donnes des parfums aux  
roses et des ailes aux vents, — tu couvres la  
terre de rayons et de baisers... — Mais, dans  
mon cœur, tu es mort!





## *LA MÈRE OUVRIÈRE*

Dans la fabrique, au milieu du bruit assourdissant — que répercute sourdement la voûte immense, — et où, parmi les roues qui grincent, — la vigueur de mille femmes s'étiôle,

Déjà, depuis trois lustres, elle se livre au rude labeur. Sa main nerveuse et rapide — fait courir la navette, — sans qu'elle entende la voix aiguë — et le fracas de la grande tempête,

Qui fait rage autour d'elle! Elle est si lasse — quelquefois, oh! si lasse et si épuisée!..... — Mais son front pâli — se déride et se relève dans une attitude ferme et résolue.

On dirait qu'elle se dit: allons! en avant! Oh! malheur à elle! — malheur! si elle tombait malade un jour, — et qu'elle ne pût point — retourner à son poste, ô infortunée!

Elle ne le doit pas; elle ne le peut pas; son fils, le seul, — l'immense orgueil de sa misère, — sur le front large et grave duquel — elle devine l'empreinte du génie,

Son fils fait ses études. Elle, à la fabrique, — goutte à goutte laissera sa vie, — et, brisée, épuisée, — s'offrira elle-même en sacrifice.

Elle offrira sa vieillesse tremblante et glacée, — comme elle a offert sa jeunesse, — et sa santé et son repos; — elle offrira tout, la sainte ouvrière.

Mais son fils s'instruira. L'avenir le verra — craint et puissant; et sur sa tête brune, — la fortune tressera — des guirlandes d'or et de laurier!

Dans ton réduit où le soleil n'arrive pas, — étudie, fils du peuple, toi qui portes, — écrites dans tes yeux rêveurs, — les mystérieuses promesses du génie.

Toi qui, dans tes muscles vigoureux, et dans la saine — et jeune énergie de tes fibres, gardes — les audaces superbes — de ta race plébéienne, que rien n'a pu dompter.

---

Pour t'ouvrir la voie, ta mère mourra ; —  
à son corps intrépide, tombé sur le travail, —  
jette un baiser et un adieu, — et cours au-  
devant des bataillons ennemis ;

Combats avec la voix et avec la plume.  
— Au vieux siècle qui vacille, montre, — du  
haut des vastes horizons, — la lueur sublime  
des sommets nouveaux et radieux.

Sois incorruptible, ferme et honnête.....  
— C'est pour atteindre ce but — que, dans le  
bruit et le labeur de l'atelier, — ta mère offrit  
sa vie en sacrifice.





*JE NE PUIS PAS*

D'une voix douce et persuasive, — quand tu me racontes ta vie errante, — pourquoi le regard amoureux de tes yeux bleus — semble-t-il vouloir me ravir mon cœur, que je sens battre plus rapide?..... — Non, ne me convie pas aux songes du passé et aux baisers... Je ne puis pas, tais-toi.



Quand, recueillie et pensive, j'écoute — ta voix qui vibre comme une harpe, — pourquoi une flamme te monte-t-elle au front, — tandis qu'un frisson parcourt tous mes membres?..... — Non, ne me convie pas aux rêves d'autrefois ni aux baisers..... — Je ne puis pas, tais-toi!

Un autre destin me pousse. Non, jamais, à l'heure — voluptueuse où tout s'oublie, — où tout fleurit soudain dans le rapide délire de la passion, — jamais lèvres d'amant ne me dira: tu es à moi. — Sur mes lèvres jeunes et pures, — le baiser est funeste.

As tu jamais pensé à ce que serait mon amour? Une lumière — radieuse de joie et de gloire, — un sourire de jeunesse triomphante, — un hymne d'espérance et un chant de victoire, — une secousse magique du cœur et de la pensée, — de mon esprit et de mes os.

Et cependant, tu vois, je te chasse, et je m'éloigne, — rigide et chaste dans la nuit profonde. — Ne me demande pas la raison de cet étrange — et tyrannique mystère qui m'environne; — ne me rappelle pas aux rêves d'autrefois, ni aux baisers... — Je ne puis pas, tais-toi!....





## FANTÔMES

Je regardais l'onde qui se brisait sur le rivage; — et il me sembla voir, — effleurant légèrement le flot perfide, — une troupe de larves.

Elles étaient vêtues d'algues dégouttantes; elles avaient les cheveux dénoués, — les visages défaits, les yeux hagards ou éteints; — sous leurs pieds, l'eau trouble avait — des scintillements de poignards.

De ces lèvres décolorées sortait, — avec la bave, un gémissement rauque. — Ce gémissement, mêlé au bruit sourd de la mer, retentissait — dans mon cœur. Insensiblement, — je me laissai glisser à genoux.

C'étaient de misérables corps de noyés, — des suicidés que leur volonté insensée — avait jetés en proie aux flots et au destin, — des victimes dont un fer assassin perçait encore la poitrine, — des naufragés échevelés.

Ils me dirent : « Que fait-on sur la terre ? » — Je répondis : « On pleure ; — l'hypocrisie triomphe, la haine se déchaîne ; — oh ! combien vous êtes plus heureux, vous autres, sur ces rochers abrupts, — où l'eau vient se briser!... »

---

Ils me dirent: « Descends aux lieux du vrai repos, — parmi les algues serpentines. — Les plages inexplorées sont des repaires d'amour, — et dans le néant seulement se trouve la paix. — Descends; c'est ici qu'est le terme! »

Et je regardai le soleil mourir — sur les algues verdâtres; — dans la pénombre, la mer tranquille me parut — un lit pour dormir.





## *VOYAGE NOCTURNE*

On part: il est minuit. La jument est paresseuse, — le véhicule oscille sur de méchantes roues. — Allons, fouette, ô charretier! — Pour nous, enfants sans peur de la vie aventureuse, — le bois n'a pas d'embûches, l'ombre pas de périls, — le sentier n'a pas de pierres.

On n'y voit plus, tout semble dormir; allons! charretier, fouette!

Du bord d'un nuage, la lune regarde en ricanant; — vieille maligne, à travers la plaine brune, — elle s'en va faisant l'espion. — Les arbres tendent vers les cieux voilés leurs branches tordues, — semblables aux bras suppliants de squelettes difformes. — O immensité, que racontes-tu ?

.... Du bord d'un nuage, la lune glacée s'en va, faisant l'espion.

Debout, émue et pâle, l'œil fixe et égaré, — moi, les cheveux au vent, j'interroge l'abîme. — Les ténèbres sont pleines — de prières et de larmes de trépassés, de baisers de lèvres amoureuses, — de songes, de crimes et de souffrances, de caresses délirantes, — d'amours empoisonnées.

Des soupirs et des frissons passent à travers les ténèbres!

Que fais-tu? que veux-tu? me demandent, sortis d'une fosse impure, — des feux follets errants contre les murs — d'un sombre cimetière. — Je ne sais, je cherche le destin. Peut-être que le voyage est éternel? — Peut-être que la nuit durera toujours; n'importe, j'ai du courage! — Allons, fouette, ô charretier!

Je ne vous crains pas, esprits follets du cimetière!

Dans le silence tranquille de l'immensité assoupie, — la pensée humaine, garde mystérieuse, veille — comme un ange immortel. — Elle veille, et de ses ailes tissées de songes et d'audaces, — elle effleure la terre obscure et les nuages argentés, — la matière et l'idéal.

Vole, ô pensée! sur les ruines, comme un ange immortel!







## L'ÂME

*A Nice Turri*

Il était grand et inconnu. Un divin souffle — de génie errait sur son visage — mobile. Élevé dans les rêves — et les émotions de la pensée, — beau, aimable, libre et poète, — il passait sa vie incompris du vulgaire.

Les astres et la lumière, la mystique — harmonie des choses, avaient pour lui — un langage surhumain, brûlant. — Lui, qui ne demandait point de couronnes à la gloire, il mendia à une autre âme — un peu d'amour, — il lui fut refusé.

Grand et inconnu, il mourut ! Il mourut — dans un isolement profond. Un gai soleil — brille sur la tombe qu'il avait désirée ; — au loin éclate et se perd, — à travers la sercine majesté de la verdure, — un chant ailé, comme d'un oiseau qui fuit.

Sous terre, dans le cercueil cloué, se dissout — la matière vaincue. Ce qui n'était que poussière — retourne à la terre féconde. — De ta triste poésie — émouvante et profonde, — de ton génie, de toi enfin, prophète, que reste-t-il ?

Toi, toi seule qui aimais, qui t'enivrais, vive et brillante, — des rayons du soleil, — toi qui frémissais dans les longues angoisses — d'une ardeur intense, — toi, blessée, mais jamais vaincue, — âme méconnue et virile, tu restes !

---

Quand la terre se tait, et que, dans le silence, — sur les fleurs assoupies, descend le baiser des astres, — semblable à un souffle d'anges; — quand un soupir d'amour circule — à travers les espaces immenses, — c'est toi qui vis dans ce souffle, c'est toi qui regardes et qui penses.

Quand le nuage s'épaissit, et que le vent indompté — siffle, et que dans le bois mugit l'ouragan, — et que les éclairs de feu sillonnent — le ciel enflammé, — c'est toi, avec la tempête noire et menaçante, — qui souffres et qui gémis, assailli par les souvenirs.

Quand, se perdant à travers les airs limpides, — un chant de femme monte au ciel étoilé; — quand, sur un rythme inspiré, — il redit en gémissant et ses amours, et ses

---

ardeurs — et ses désirs suprêmes, — c'est toi, dans ce chant, âme vibrante, c'est toi qui frémis.

Tant que les saules se balanceront sur le bord des eaux, — et que les roses fleuriront parmi la mousse, — tant que les lèvres aspireront aux baisers — et les fleurs à la rosée, — tant que l'amour, étincelle lumineuse, — animera les choses créées,

Dans les noces des lys, dans la gloire — éblouissante des soleils de midi, — en haut, dans les tremblants — rayons des astres argentés, — dans les abîmes de la mer, sur les ailes du vent, — dans le mystère du cosmos, ô âme, tu vivras!





### *CHALEUR D'ÉTÉ*

Le soleil est immobile. Immobile est l'air — parsemé d'atomes d'or. — Immobile l'inerte plaine, — toute de feu et de poussière, — qui s'enveloppe dans la lumière — ardente.

Une chaleur morte, implacable, — pèse lourdement sur la nature. — Au milieu de cette tristesse flamboyante, — la terre fatiguée semble, en son repos, — une immense et blanche — tombe.

Chut!..... Telle qu'une vierge rêveuse, — altérée d'amour, — une rose flétrie, — son brûlant — calice incliné sous la chaleur ardente, — se meurt.

La pluie et la rosée pour la terre, — voilà ce qu'elle semble implorer par cette agonie : la douceur d'un baiser, — la volupté d'une heure, — pour celui qui souffre et travaille — seul.

Mais tout brûle et flamboie, — tout est repos et oubli. — Dans la chaleur torride, — sur la terre éperdue, — pèse solennellement : — Dieu.





## TU VEUX SAVOIR

Tu veux savoir qui je suis?..... Écoute, enfant. — Je suis l'oiseau au vol puissant que le destin — condamne à vivre dans une obscure prison; — et moi je réclame la grande lumière des cieux, — et je m'agite, et je trouve ma chaîne douloureuse. — Blond adolescent, écoute.

Je rêve les noces des fleurs sauvages, — sous les ombrages séculaires de la forêt; — je rêve les amours délirantes des bêtes féroces, — sur les sables des tropiques, — et

les ardeurs du soleil et les tourbillons de la tempête; — je rêve les rayons, les ouragans, les fleurs.

Et quelquefois, vois-tu, je me débats — audacieusement, je maudis et je pleure. — Mais le monde passe et rit, ou ne m'écoute pas; — et moi, prisonnier obstiné, dans ma fureur, — je brise mes ailes ouvertes contre les barreaux de ma cage; — et le monde ne m'entend pas.

Oh! qui les brisera, ces barreaux de fer de ma fenêtre? — Qui me donnera la lumière et l'infini? — Qui m'ouvrira la porte inexorable? — Je veux, je veux errer, comme un oiseau joyeux et fort, — dans les flots du soleil; je veux m'enlever ivre de joie..... — La liberté ou la mort!.....







## *VIENS AUX CHAMPS*

Viens aux champs avec moi!..... L'herbe humide de rosée — mouille mes sandales de soie. — Je veux cueillir toutes les fleurs de la campagne, si verte — à cette heure matinale..... — Viens avec moi dans les bois, ô mon poète, — mais ne me parle pas d'amour!

Une hirondelle traverse le ciel de rose; — les feuilles humides scintillent au soleil comme des diamants; — les insectes brillent dans l'herbe moussue; — la plaine rajeunit; — regarde quelle clarté, quelle fête, quels ravissements..... — Ah! Dieu n'existe pas en vain!

Ne me parle pas d'amour. — De ces splendeurs, notre âme est un pâle reflet. — Regarde quels rayons flamboyants, vainqueurs, — embrasent la terre et l'illuminent; — quel amour puissant, et quelle puissante étreinte — de la terre avec le soleil!.....

Toi, tu ne pourrais pas me donner ce baiser éternel. — .....Ton amour faible et jaloux, — fait de sombres nuages et de pâles roses, — de fièvre et de crainte, — dis-moi, devant l'harmonie des choses infinies, — que vaut-il, ton amour?

Je veux, je veux les champs illimités —  
où tressaillent les germes et s'épanouissent  
les fleurs. — Comme la svelte cavale au  
milieu des prés, — je veux, je veux courir! —  
Il me faut à la fois toutes les couleurs de  
l'iris, — tous les flots de la mer agitée.

Je veux arracher tous les feuillages et  
fouler aux pieds toutes les tiges; — je veux  
jouir de toute la liberté des hauts plateaux;  
— je veux poser mon pied triomphant sur  
le pic qui élève jusqu'au ciel — sa tête  
vierge, — et m'assoupir, enfin, dans le soleil,  
comme une sultane — entre les bras d'un roi!





## *CASCADE*

De quelle source inaccessible et cachée descends-tu, — ô cascade impétueuse? — En rebondissant sur la pente terrible, — et en mugissant, tu cours à la mer. — Tu écumes, tu brilles, tu ris, et rien ne saurait t'arrêter, — dans ta course séculaire.

---

De quelle source inaccessible et cachée descends-tu, — ô pensée jaillissante? — A tes eaux boit, de ses lèvres sèches et la poitrine haletante, — l'humanité altérée; — dans tes flots le soleil se mire, et rien ne saurait t'arrêter — dans ta course vers l'immense éternité.





## *MYSTIQUE*

Elle aimait les nefs gothiques — des temples solitaires ; — la mourante flamme des cierges sur les autels, — et le murmure confus des rosaires — mystiques.

Elle priait toujours, pour les douleurs — qu'elle ne connaissait pas encore. — Elle était belle comme un lys, et elle l'ignorait, — semblant faite, non pas de chair, mais d'une substance — éthérée.

---

Un soir, dans l'ombre d'un arceau, — un regard l'enveloppa. — Elle baissa la tête, et ne se retourna pas; — mais, dans toutes ses fibres, un frisson — passa.

Un autre soir encore, dans le temple désert — elle revit ce visage. — Il promettait l'enfer et le paradis..... — Les battements de son cœur se précipitèrent, de son cœur — vaincu!

Et, sur la bouche, une voix lui dit: je t'aime, — et elle pleura..... — Un ange, là-haut la plaignit; — sur l'autel, une lampe — se brisa!





### *AS-TU TRAVAILLÉ?*

Ainsi, tu m'aimes? tu l'as avoué; maintenant, tout tremblant, — tu te tais et tu attends, et une soudaine pâleur — décolore ton visage. — Tu veux un baiser de mes lèvres, et un sourire, — tu veux la fleur de ma fraîche jeunesse!...

Mais dis-moi: l'anxiété, les batailles, les élans — d'un idéal qui ne languit jamais, les connais-tu? — Sais-tu ce que c'est que souffrir? — A quoi te servent ta force et ton sang, — ton âme, ton esprit, ta vie?



---

As-tu travaillé ? Les insomnies viriles — de la nuit occupée à des travaux austères, — dis-moi, les connais-tu ? — Ta belle et florissante jeunesse, — à quelle croyance l'as-tu consacrée ? à quel drapeau ?

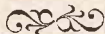
Tu ne me réponds pas..... oh ! va-t'en ! Parmi les vains — plaisirs de tes heures perdues, — retourne-t-en, veau d'or ! — Retourne aux bals, aux cartes et aux prostituées ! — Je ne vends, moi ! ni mes baisers, ni mon cœur !

Oh ! si je te voyais brisé de fatigue et pauvrement vêtu, — mais portant la fierté du travail sur ton front, — et le feu sacré dans ton cœur ; si tes bras actifs étaient fatigués, — mais qu'un éclair brillât dans tes grands yeux,

Si tu étais plébéien, mais que ta tête se dressât altièrè, — au-dessus de ces hommes qu'appesantit et énerve la vile — et lâche oisiveté; — si la fièvre de la pensée bouillonnait — dans ton vaste et puissant cerveau,

Alors, je t'aimerais, oui!..... Je t'aimerais pour tes œuvres — vigoureuses, et pour ta vie honnête, — pour ton travail puissant; — sur ta poitrine, j'inclinerais la tête, — forte d'estime et pâissante d'amour.

Mais, en vérité, qu'es-tu, toi? Qu'espères-tu de moi, ô faible — esclave languissant sur ton fumier doré? — Ote-toi de mon chemin et va-t'en! — Qu'ai-je à faire de toi? va! je te méprise, — vil esclave d'un siècle avili!





*A MARIE BASHKIRTSEFF*

Il me poursuit, le regard fixe et fascinateur  
— de ton grand portrait; il m'attire —  
comme un abîme.

Sous ta chevelure d'or si fine et si on-  
doyante, — tu es toute blanche; et tes  
narines roses — vibrent nerveusement.

La lèvre fine semble dire: «Je pense et je  
veux.» — Le front qui ne se courbe jamais  
dit: — «Je suis né pour les lauriers et pour  
le trône.»

Dis-moi : est-il vrai que tu sois morte, ô blonde Slave, — toi qui, des glaces de Poltava, nous apportas — des trésors de génie ?

Toi qui, éclore comme une rose dans le silence — de tes tristes neiges, nourrissais dans ton cœur — une soif insatiable de gloire ?

Ton esprit était de ceux qui font la guerre à l'inconnu ; — ta fantaisie effleura tout, — ne connaissant, dans son ardeur, aucune entrave.

Tu t'essayas à la mélodie, qui a des prières et des sanglots, — qui parle, déborde, menace et agonise — sur les cordes vibrantes.

Sur la toile, tu exprimas joie et souffrance, — chair et soleil, et tu traduisis ton âme — par la magie de la couleur.

---

Quel triomphe de vie et de hardiesse! —  
que de grandeur en toi, que d'avenir, —  
quel souffle d'espérance!

Fleur de la lande, épanouie parmi les  
neiges, — ta tige droite et verdoyante  
demandait — le ciel du désert.

Frêle patricienne, tu soupirais après les  
noirs — sapins des Alpes, après la mer écu-  
meuse — et la liberté des grands bois.

Et maintenant, que reste-t-il de toi, ô  
belliqueuse — fille de l'art?..... un cercueil  
de plomb — sous la terre noire.

Sur ta tombe, une croix exposée aux  
vents; — dedans, parmi les vers, ton crâne  
qui rit, — qui rit en montrant les dents!

Rien de plus?... Un calme infini pèse —  
tout autour de nous dans la nuit. Et moi,  
sur la toile, — je te regarde, ô blonde Slave!

Ton regard changeant enchaîne le mien; —  
quelque chose de toi m'entre dans le cœur,  
— et m'envenime le sang.

Une vertu comme électrique se dégage —  
de ton corps royal, et circule — par tout  
mon corps.

Je me sens toi. De l'obsédant — désir  
d'inconnu qui te minait sourdement, — je  
sens le souffle haletant.

Je me sens du génie; — je sens, dans mon  
cerveau, les pulsations aiguës — de la  
pensée vertigineuse.

---

La mort, de loin, plane sur moi, — guctant déjà ma tête; larve glacée, — elle s'approche et m'atteint.

Comme elle l'a fait pour toi, ainsi elle me dépouille et m'anéantit: — un corbeau descend croasser sur la ruine; — la torche éteinte fume.

Et voilà qu'il ne reste plus rien de nous?..... — Je lance aux ténèbres le cri plein d'angoisse — de l'âme perdue dans la tempête.

Mais la terre ne comprend pas, et Dieu ne répond rien! — Mon gémissment s'engloutit dans l'infini, — comme une pierre dans l'eau.

Pendant que sur les doutes des peuples  
ignorants, — ton crâne sourit, ô trépassée! —  
en montrant ses dents blanches,

Ce qui vivait en toi, la flamme de ta  
pensée, a passé en moi, — et, dans ce cœur  
qui ne tardera pas à mourir, — elle brûle,  
s'agite et respandit!







## *EN HAUT*

Est-ce un rêve? Devant mon regard errant,  
— une troupe fantastique apparaît, — tout  
enveloppée dans cette lumière rouge, qu'on  
voit au ciel — par les crépuscules de juin,  
tristes et lents à venir.

Ce sont des visages maigres et des poitrines  
déchirées, — des têtes couvertes de poussière  
et couronnées d'épines, — des yeux divine-  
ment beaux, étincelants d'amour, — des corps  
dévorerés de plaies intérieures.

Et je demande : « Qui êtes-vous, — vous qui défilez devant moi en inclinant la tête, — et qui me souriez, silencieux et rayonnants, — dans la gloire du soleil ? ».... « Nous sommes les héros.

Nous sommes la cohorte tragique et enthousiaste, — qui, sur les champs de bataille et sur les remparts, — parmi le choc des armes, au son des hymnes entraînants, — avons offert à la mort nos poitrines robustes.

Nous sommes les héros infortunés de la pensée, — nous sommes la phalange blême et exténuée — qui consume en vain sa vie, — à la recherche de la vérité fugitive.

---

Nous fûmes soldats, nous fûmes martyrs et géants ; — nous avons connu les luttes, les sacrifices et les opprobres. — Le fer ennemi nous fendit le front ; — n'importe, en tombant, nous répétions dans un sanglot : en avant !

Des populaces insensées s'acharnèrent contre nous, — et nous fûmes outragés et lapidés, — crucifiés, tournés en dérision, torturés — sans trêve et sans quartier..... Nous sommes les héros !»

.....Et je me lève et je m'écrie : « Oh ! pourquoi donc — tant de soupirs et tant de vies brisées, — et tant d'angoisses et de luttes, et une telle — suite de douleurs variées à l'infini ?

Pourquoi donc poursuit-on, avec une si brûlante ardeur, — un idéal qui brille et s'évanouit? — Pourquoi l'âme gémissante se consume-t-elle — dans ses désirs, ses illusions et ses amours?

Pourquoi?...» Devant mon regard rêveur, — la troupe fantastique demeure enveloppée — dans cette lumière rouge qu'on voit au ciel par les crépuscules de juin tristes et lents à venir;

De ces visages radieux et sans voile, — émane un calme qui n'est pas de la terre; — ils entr'ouvrent leur pupille large et sereine — et du doigt, en souriant, ils me montrent le ciel.





## *SEULE*

Elle se meurt, la solitaire soirée d'automne, dans ses brouillards noirs et ses voiles de cendre. — Du haut des cieux livides, l'ombre descend — sur les vertes solitudes.

Les feuilles, en tournoyant dans l'air, tombent une à une, — emportées comme des rêves évanouis, — sur l'aile glacée des vents. Dans l'air passe comme un frémissement — de baisers éteints.

Sur ses cheveux noués négligemment, — la dernière violette se flétrit silencieuse. — Elle regarde au loin, debout, au milieu des platanes dépouillés, — semblable à une statue..... et seule.

Elle regarde au loin. Elle pense aux berceaux — tout blancs, où, leur blonde tête inclinée — sur l'oreiller de lin, les petits enfants souriants — dorment d'un sommeil profond.

Les mères veillent; et leurs longues chansons — s'élèvent vers les ténèbres émues, — comme des voix du ciel caressantes et se-reines, — pour rendre plus doux le sommeil de leurs anges.

Dans la forêt tranquille, au fond de son paisible — nid, l'oiseau se presse contre sa compagne — et s'endort ainsi..... Pas un souffle — n'agite la campagne dénudée.

---

Seule, frissonnante au milieu des épais brouillards, — la dernière fleur se flétrit, — et, dans un baiser, incline sur l'herbe son calice rose.. — Ce baiser, c'est l'amour!

O douceur!... Elle songe. Absorbée dans ses rêves — candides, elle se voit assise — auprès d'un gentil berceau, — la tête penchée, et tirant, à la lueur d'une lampe, — son aiguille agile.

A celui qui est là, et qui cherche à entourer de ses bras robustes — sa taille aux formes souples et pures, — elle murmure dans une caresse timide: — Silence.... l'enfant dort.

O cri inutile de son cœur! illusions trop belles! — fantômes joyeux de sourires et d'amour, — vous vous évanouissez là-bas, parmi les platanes dépouillés — et les brumes profondes.

Comme une feuille détachée du rameau, avec une larme secrète, — sa dernière espérance s'envole de son cœur. — O nids, ô fleurs, ô baisers, ô berceaux blancs, — vous disparaissent. — Elle est seule.

Le soir nébuleux d'automne descend, — avec le long gémissement des corbeaux lointains, — sur les bois desséchés; il descend en elle, oui, jusque dans son cœur, le soir — inexorable et lent.

Il descend. Elle, superbe comme une statue grecque, — lève les yeux vers le ciel de plomb. — Et, dans la bise de novembre, passe un frémissement — qui lui murmure à l'oreille: jamais!







## *SPES*

Quand la douleur entre en nous, — impitoyable, poignante et cruelle, — l'esprit déploie ses grandes ailes, — et prend son vol.

En haut, bien haut, comme un aigle altier, — il repose son aile ensanglantée, parmi les glaces, — sur ces pics proches du ciel, qui n'entendent jamais — les rugissements de la tempête.

Cependant, tandis qu'il blasphème, et se rit — et ne veut pas avouer qu'il souffre, le cœur — qui a des désirs contraires, répète d'une voix douce et suppliante: — amour! amour!





## VEUVE

Veuve triste et silencieuse, dont les jours  
s'écoulent — dans un pauvre taudis enfumé,  
— qui tires et tires l'aiguille, sans jamais te  
reposer, — auprès du lit de ton fils malade;

Sur ton visage pensif et décoloré, — toi  
qui gardes l'empreinte d'une douleur an-  
cienne, — toi, si malheureuse et si honnête,  
— ah! je voudrais, vois-tu, te baiser sur le  
front.

Un géranium rouge fleurit — sur l'appui de la fenêtre. — Le sort t'opprima toujours, et pourtant tu gardes tes ailes; — t<sup>u</sup> as tant pleuré, et pourtant tu espères encore!

Laisse que je m'agenouille auprès de toi; enseigne-moi — la vertu qui supporte et pardonne; — toi qui ne compris jamais la haine ni l'envie, — bénis-moi, ô toi qui es grande, sincère et bonne.

Jamais, comme ici, avec plus d'émotion, — je ne me suis souvenue de ma mère, jamais je ne me suis sentie — pénétrée ainsi, jusqu'au fond du cœur, de la noble et patiente — dignité de la douleur.





## *ROSE FLÉTRIE*

Peut-être elle a trop aimé? — maintenant, lasse, elle se repose. — Peut-être elle a beaucoup souffert? — maintenant sur sa tige repliée, — elle incline, en tremblant, — sa tête douloureuse.

Peut-être elle souffre encore? — le dégoût de la vie, — l'ivresse de la mort, — à cette heure d'agonie, — parlent dans les pétales flétris,.... — Peut-être, elle fut trahie?

Je ne sais quelle histoire secrète — me racontent, à la fois, et le jour qui baisse, — et le parfum pénétrant — de la rose effeuillée, — et la chambre solitaire, — qu'envahit la pénombre.

L'âme d'un inconnu, — près de la mienne respire: — je la sens voltiger, — comme un baiser dans le vide, — mystère de lumière et d'ombre, — qui m'attire à lui tout entière!

Et il me vient un désir: — être mordue au cœur, — être baisée sur la bouche, — éprouver des joies et des angoisses, — la folie du triomphe, — la folie de la douleur.

La cloche sonne: c'est l'Ave. — O triste fleur effeuillée, — consumée de passion, — ô fleur douce et suave, — écoute: je ne veux pas mourir — avant d'avoir aimé!





## *DIFFORME*

Écoutez-moi, Signor. Là-bas, près du port,  
— la mer se lamente et mugit furieuse. —  
M'avez-vous regardé? Le rire — atroce d'un  
démon me créa; je suis — l'avorton d'une  
furie.

Ma douleur, sans bornes et sans remède,  
est semblable — à l'immortelle mélancolie de  
la mer. — Pleurez sur moi, je suis seul: —  
je n'ai ni femme, ni enfants, ni amis, —  
mon foyer est toujours éteint.

Et un jour, moi aussi, moi, comprenez-vous ? j'ai cherché — un astre qui brillât dans ma sombre nuit, — j'ai cherché une femme... C'était — une splendide et vagabonde bohémienne ; — je la recueillis et je l'aimai.

Cette femme mentait, je le savais ; — mais quand je reposais mon visage difforme — sur son sein de neige — plus beau que le marbre de Paros, — mon cœur, cependant, se fondait d'amour !.....

Elle était indifférente, et moi j'étais jaloux, — jaloux avec férocité, fatalement jaloux — de ses cheveux brillants, — de sa bouche et de son sein voilé, — de son rire éclatant.

Elle m'abandonna. Elle chercha le plaisir, la jeunesse, — le printemps et la beauté !.... Je ne l'ai pas suivie. — Mais à son fantôme évanoui, — moi vil, défiguré, objet de dérision, — je tends toujours les bras.



Oh! si je pouvais démanteler les portes — de cette vie maudite et qui dure trop longtemps! — Mais le néant m'épouvante; — mon âme, faible et lâche, redoute — l'au-delà de la mort!

.....Oh! comme le fracas des ondes écumantes — émeut les airs et fait trembler la rive! — On n'entend plus âme vivante; — cette nuit ressemble à mon destin. — ....Adieu donc, Signor!





## LA VOIX DES TÉNÈBRES<sup>1</sup>

*A Raffaello Barbiera.*

Solitude de glace..... Les ténèbres, — ici, dans ces bois, m'ont surprise. — Les nuages s'épaississent, et moi, comme en proie à l'ivresse, — je reste; mais je n'ai pas peur. O froides raffales du vent, — ô bise glacée du soir qui meurt, — parle, parle à mon âme!

<sup>1</sup> Cette pièce serait incompréhensible si l'on n'y cherchait un sens allégorique. C'est dans la forêt des idées que le froid et la nuit l'ont surprise.

.....Et elle parle. Elle parle par les voix — mystérieuses des halliers, — ces voix qui remplissent la forêt immense, — semblables aux clameurs d'esprits qui se livrent bataille. — Et la bise me dit: «Que fais-tu sur la plage escarpée, — ô sauvage tsigane?

Est-ce l'oubli que tu cherches? Est-ce le glacial — et rude soufflet des vents courroucés? — Ainsi, rien, non, rien ne réussit à te dompter? — Que crains-tu donc si tu te ris de l'obscurité? — de quelle race es-tu, si tu ne trembles pas — dans les ombres de la nuit?

Eh! quoi! toi qui es née pour les aurores enflammées et pour les vols audacieux — de l'aigle indépendant, — toi qui es née pour les ardeurs des soleils, — sur les sables dorés de l'Orient, — tu cherches l'idéal, parmi des blasphémateurs cyniques — et des gens las de croire?

Ne vois-tu pas qu'une chaîne t'enserme les pieds et les mains, — et que la brume t'environne, — et que la réalité ronge et empoisonne — le vain désir qui te consume? — La fatalité pèse sur ta tête, — et tu es rebelle et esclave à la fois.

Et cependant, tu combattras, vaillante fille — du deuil et de l'adversité; — sans frein et sans bride — ta strophe s'échappera, cri de guerre, et flèche puissante. — Sous le rude aiguillon de la douleur, — tu t'en iras chantant des hymnes à l'amour.

Tu t'en iras, les pieds dans la boue, et l'œil — ravi dans la lumière, — cherchant dans les vastes champs de l'infini — les fantômes grandioses de la pensée. — Tu t'en iras, soutenue par une force virile; — et tu seras plus grande encore, si tu es vaincue!»

---

Ainsi me parlent les ténèbres; mon âme —  
pensive écoute. — De noirs mystères se  
cachent dans la forêt ombreuse: — je ne  
perçois dans la nuit profonde que des  
éclairs et des gémissements: — mais le  
souffle d'un dieu fort et serein — palpite dans  
ma poitrine.





### *MARQUÉE AU FRONT*

Une jeune étrangère, vêtue de rouge, — me toucha au front du bout du doigt, en riant. — J'eus un frisson.

Elle me dit: Tu portes une marque au front, — une marque taillée en forme de croix bizarre. — Tu portes une marque au front.

Au travers des hasards de la vie, — tu la porteras toujours, car c'est la morsure — d'un vampire qui l'y imprima.

Avide, il suce la meilleure part — de tes années, et le sang de tes veines ; — ce vampire, c'est l'art !

Durant tes veilles solitaires, que de fois, — oh ! que de fois, il vint à ton oreiller, — famélique et guettant sa proie.

Tu es née pour la poésie, — mais dans ce siècle mercenaire et mauvais — le génie est un crime.

Dévoile, dans ton vers sincère, — les plaies vives de ton cœur ; — les gens se moqueront !

Riche d'une jeunesse saine et dorée, — module un hymne d'amour, — et ils t'appelleront chimérique et déclassée.

Critiques et sophistes, de leurs vaines insultes — te poursuivront, comme les loups poursuivent leur proie, — pour s'en partager les lambeaux.

Mais en vain tu voudrais effacer ce signe de ton front; — elle ne s'éteint jamais la flamme de la pensée, — jamais, jamais, jamais....

Elle dit. Et droite devant moi, et superbe dans sa robe rouge, — elle me parut semblable au destin..... — Et moi, je courbai la tête.







## *PROPHÉTIE*

Le soir rassemble ses ombres pesantes —  
sur le grabat où l'enfant dort. — Une cruelle  
tristesse imprime à ses lèvres, jusque dans  
le sommeil, — une expression douloureuse.

Naguère la voix d'une mère vibrait —  
autour de ce berceau, si douce et si chère! —  
Son chant d'amour, fredonné lentement, —  
montait dans la nuit noire.

Flottant par les chambres silencieuses, — et  
perdu dans les grandes ombres de la nuit, —  
ce chant parlait de sourires et d'espérances...  
— Maintenant la voix s'est tue.

Pauvre petit sans mère, repose, — oh !  
repose tes membres sur la paille nue.... —  
Demain, à l'aube glacée et neigeuse, — la  
faim t'éveillera.

Beau avec ton œil sombre et superbe, avec  
— la lèvre sérieuse et ton front grave —  
marqué par le malheur d'un stigmaté amer, —  
inexorable, douloureux,

Prédestiné de la souffrance, tu vivras, —  
ignoré du monde, connu de Dieu seul, —  
levant ton regard pensif — sur l'immense  
inconnu :

Et seul, errant, chétif, frémissant — d'une  
colère inconsciente, sous tes vêtements dé-  
guenillés, — tu demanderas à cet inconnu  
l'horrible — pourquoi de ta faim.

Pourtant, comme un jeune palmier dans  
les déserts, — comme une fleur qui, éclose  
au milieu des épines sauvages, — exhale  
suavement vers le ciel, — son parfum léger,

Toi qui fus nourri de douleur et d'abandon,  
— toi, rejeté par le sort perfide, — tu plan-  
neras librement dans l'infini — sur l'aile de  
la pensée.

Tu seras poète! Comme la flamme enva-  
hissante — de l'incendie au milieu des  
ténèbres silencieuses, — ainsi surgira splen-  
dide dans ton esprit, — la flamme de ta  
pensée.

Il ne reste rien de la beauté riante; — elle rend à la terre toutes ses dépouilles; — seule la mélancolique puissance du génie — resplendit parmi les tempêtes.

Tu seras poète! Sur la harpe souveraine, avec des accents graves et virils, — tu évoqueras les veilles et les larmes — de ton enfance lointaine;

Et les révoltes de ton cœur, et l'impuissance — de ta jeunesse, et la misère noire, — et la secrète nostalgie — de la voix maternelle;

Et l'accent plein d'angoisse de tout un peuple — qui peine et qui pleure, — accent semblable aux sanglots et aux plaintes — de l'onde, quand elle vient se briser sur les rochers du rivage.

La terre te saluera poète des misérables, —  
de ceux dont la vie obscure — fut une lutte  
contre le destin, — poète des martyrs, des  
preux et des vaincus :

Tout un monde qui passe et souffre en si-  
lence, — tout un monde de blessés et d'êtres  
brisés par la fatigue, — trouvera, dans tes  
chants hardis, — l'expression de son cœur  
révolté.

Pour toi, tu seras monté du néant à la  
victoire. — Et sur la montagne escarpée et  
fatale du combat, — la gloire, amoureuse de  
toi, te réserve — son immortel baiser.





*FAITES-MOI PLACE!*

Faites-moi place!..... De la voûte sonore de l'atelier, — des laborieux sillons creusés par la charrue, des forges horribles — où brûle un feu d'enfer, — des antres où tout un peuple tisse, martelle et crie, — du fond des mines souterraines, voilà d'où je viens, et, libre plébéienne, — j'entonne un hymne au travail.

Faites-moi place! Du fond des bois pleins de nids et de chuchotements, — du fond des bosquets de myrtes, et des ombrages frais; — du sein de la terre féconde, — du sein des eaux azurées qu'effleure l'aile du doux alcyon, — voilà d'où je m'élançai, couronnée de fleurs, — et, vaillante campagnarde, j'entonne un hymne au soleil.

Qui peut arrêter le torrent dans son cours effréné? — Qui retiendra, en son vol, l'hirondelle qui déploie son aile dans les cieux rosés? — Qui fera revenir le dard déjà décoché? — Le torrent écumeux, la flèche scintillante, — l'oiseau chanteur, c'est moi; tantôt je suis l'hirondelle errante, — et tantôt le hibou sépulcral!

Art, je combats pour toi! avenir, je t'attends. — La surabondance de sentiments

---

qui, pareille à une flamme ardente, — me  
consume l'esprit et le cœur, — sous la parure  
brillante de la strophe ailée, — je la jette au  
monde et au ciel, comme un faisceau brillant  
— d'étincelles et de fleurs.







## TABLE DES MATIÈRES

---

|   | Pages |
|---|-------|
| PRÉFACE . . . . .                       | v     |
| Fatalité . . . . .                      | 1     |
| Sans nom . . . . .                      | 3     |
| Ne me trouble pas . . . . .             | 6     |
| L'onde s'en va . . . . .                | 10    |
| Gamin des rues . . . . .                | 12    |
| Je suis jalouse de toi . . . . .        | 15    |
| Courte histoire . . . . .               | 19    |
| L'Autopsie . . . . .                    | 21    |
| Neige . . . . .                         | 25    |
| Brouillard . . . . .                    | 27    |
| La Nuit . . . . .                       | 29    |
| Tant que je vivrai et au-delà . . . . . | 31    |

\*

|                                    | Pages |
|------------------------------------|-------|
| Sur la brèche . . . . .            | 35    |
| Bonjour Misère . . . . .           | 38    |
| Vieillard . . . . .                | 41    |
| Le chant de la pioche . . . . .    | 44    |
| Les vaincus . . . . .              | 48    |
| La main dans l'engrenage . . . . . | 52    |
| Femme du peuple . . . . .          | 54    |
| Fleur de la Glèbe . . . . .        | 57    |
| Baiser païen . . . . .             | 61    |
| Cheval arabe . . . . .             | 63    |
| Toi seul . . . . .                 | 66    |
| Sinite parvulus . . . . .          | 68    |
| Berceuse maternelle . . . . .      | 71    |
| Dans l'ouragan . . . . .           | 75    |
| Emmène-moi . . . . .               | 77    |
| Enfin je te revois . . . . .       | 79    |
| Strana . . . . .                   | 82    |
| Pourquoi? I . . . . .              | 87    |
| Pourquoi? II . . . . .             | 89    |
| Défi . . . . .                     | 91    |
| Salut . . . . .                    | 94    |
| Pitié . . . . .                    | 98    |
| Va ! . . . . .                     | 100   |
| Non . . . . .                      | 103   |
| Chant d'Avril . . . . .            | 106   |

---

|                                | Pages |
|--------------------------------|-------|
| La mère ouvrière . . . . .     | 108   |
| Je ne puis pas . . . . .       | 112   |
| Fantômes . . . . .             | 115   |
| Voyage nocturne . . . . .      | 118   |
| L'âme . . . . .                | 121   |
| Chaleur d'été . . . . .        | 125   |
| Tu veux savoir . . . . .       | 127   |
| Viens aux champs . . . . .     | 129   |
| Cascade . . . . .              | 132   |
| Mystique . . . . .             | 134   |
| As-tu travaillé? . . . . .     | 136   |
| A Marie Bashkirtseff . . . . . | 139   |
| En haut . . . . .              | 145   |
| Seule . . . . .                | 146   |
| Spes . . . . .                 | 153   |
| Veuve . . . . .                | 155   |
| Rose flétrie . . . . .         | 157   |
| Difforme . . . . .             | 159   |
| La voix des ténèbres . . . . . | 162   |
| Marquée au front . . . . .     | 166   |
| Prophétie . . . . .            | 169   |
| Faites-moi place . . . . .     | 174   |

